CHAPITRE VI.

TURQUIE.

Situation générale de l'empire ottoman. — Siège de Janina. — Paix d'Ali Pacha avec les Souliotes. — Agitation de la Grèce. — Origine de la révolution. — Mouvement qui éclata en Valachie sous Théodore Wladimiresko. — Insurrection grecque sous Alexandre Ypsilanti. — Effet de ces nouvelles à Constantinople et à Laybach. — Révolution de la Morée. — Déposition du grand-visir à Constantinople. — Massacre du patriarche Grégoire. — Autres excès commis dans la capitale et dans tout l'empire. — Représentations du corps diplomatique. — Réunion de Théodore et d'Ypsilanti à Bucharest. — Trahison et mort de Théodore. — Défaite des Grecs à Galatz, — à Dragasehan. — Disposition de l'armée des insurgés et disparition d'Ypsilanti.

Il est utile, avant de parcourir les événemens qui font de l'année 1821 une grande et fatale époque pour l'empire ottoman, de se représenter quelle était la situation de ses provinces. En Egypte, il ne conservait guère que la suzeraineté; les sommes que Mehmed-Ali envoyait à la Porte étaient moins le tribut d'un sujet que des prestations d'un grand vassal; les informations qu'il lui envoyait de loin en loin du succès des armées en Arabie et en Nubie n'étaient que le vain hommage des conquêtes qu'il exploitait d'après ses plans et selon ses caprices : et l'administration de l'Egypte elle-même, si opposée aux mœurs et aux usages ottomans, se détachait peu à peu de l'empire.... Plus d'une fois cette usurpation d'un genre si nouveau avait alarmé la jalousie du pouvoir suprême, et il paraît qu'il était question d'y porter remède en divisant le pachalick d'Egypte en deux, lorsque d'autres embarras vinrent distraire la sublime Porte d'un projet dont le succès était déjà au moins douteux.

D'un autre côté, Ali-Pacha de Janina tenait toutes ses craintes en éveil, toutes ses forces occupées. Nous avons vu l'année der-

nière ce vieux satrape, mis au ban de l'empire comme *fermanli*, traître et relaps, attaqué par plusieurs armées et sur plusieurs points. On avait soulevé contre lui toutes les passions capables d'enflammer le cœur humain, l'ambition, la haine et la cupidité, les amis qu'il avait perdus, les nombreux ennemis qu'il s'était faits, les sujets qu'il avait vexés, les voisins qu'il avait opprimés. On avait appelé les Albanais, les Souliotes, les Toxides, les Armatolis à la vengeance et au partage de ses trésors. Vaincu par des défections plus que par des défaites, trahi ou du moins abandonné par ses officiers et même par ses propres enfans (1), ce terrible Ali, qui commandait tout à l'heure à trente mille guerriers, était maintenant assiégé dans ses forteresses par une armée grossie de tous ceux qui l'avoient abandonné, commandée par son ennemi capital, exposé à tomber au pouvoir de cet Ismaïl Pascho-Bey, salué sous le canon de sa forteresse du titre de Pacha, de *Ghazi* (victorieux), et qui arborait à ses yeux les trois queues, emblème de sa puissance.

Ali-Pacha, abandonné des siens, ne s'abandonna pas lui-même. Il avait brûlé sa capitale, il avait abjuré sa famille, il lui restait deux forteresses, Litharitza et le château du Lac, tous ses trésors, trois à quatre mille soldats dévoués, des vivres en abondance, une artillerie nombreuse, des munitions, des fusées à la congrève, fournies par les Anglais, et les ressources de son génie artificieux : c'était bien plus que son ennemi Pascho-Bey, qui ne montra en cette occasion que l'aveuglement de la haine, de l'ambition et du pouvoir; on va en voir une preuve.

Un des meilleurs officiers d'Ali, Odyssée (Ulysse), fils d'An-

---

(1) Il paraît constant qu'Omer-Bey-Brioni, chargé l'année dernière de défendre la Thessalie et les défilés du mont Agraphe contre l'armée ottomane (Voy. *Ann. pour* 1820, pag. 529.), se serait livré presque sans rendre de combat à Pascho-Bey, trahison dont il a été récompensé par le Pachalick de Delvino, et que Mouktar, ayant quitté Bérat pour se jeter dans Argyro-Castron, avait livré cette place, comme Véli avait fait de Prévesa, sous la promesse d'obtenir un pachalick dans l'Asie-Mineure, où tous les deux ont trouvé la mort.

druscos, issu d'une ancienne famille hellénienne restée dans les hautes vallées de la Thessalie, et capitaine d'une de ces bandes d'Armatolis ou Kleptes (1), que le satrape avait voulu détruire, et ensuite attirer à son service, était rentré dans Janina après avoir défendu les défilés de la Livadie contre Pehlivan-Pachia. Au bout de quelques semaines, les Armatolis, impatiens de repos, habitués à la vie active des montagnes, c'est-à-dire au brigandage, manifestèrent leur mécontentement.... Ali, aimant mieux s'en délivrer que d'avoir à les craindre et de s'en faire des ennemis plus dangereux dans son sein qu'au dehors, permit à Odyssée de se retirer avec eux, et à la suite d'un plan concerté, celui-ci passa du côté de Pascho-Bey. Il en fut d'abord bien reçu : mais il s'éleva bientôt entre les Armatolis et les Turcs leurs ennemis des querelles, prompts à s'allumer entre des ennemis si naturels.... Il en résulta des désertions et bientôt la dispersion totale de cette troupe dans ses montagnes, d'où elle ne cessa de harceler les Turcs, ainsi qu'Ali l'avait prévu. Odyssée se retira à Itaque, d'où nous le verrons sortir pour une cause plus belle que celle d'Ali. Ce ne fut pas l'événement le plus défavorable au succès de la campagne que Pascho-Bey croyait finir à son arrivée devant Janina. Ebloui d'un succès facile, il se flattait de retirer sans peine, sans sacrifice et presque sans égard tous les alliés que la haine d'Ali lui avait faits.... Les Souliotes, cette tribu belliqueuse que le tyran de l'Epire avait chassée de ses foyers et dont il poursuivait avec acharnement les débris, s'offraient avec confiance à Ismaïl Pacha; ils lui redemandaient leurs foyers, la possession de Souli, leurs anciennes lois, une sorte d'existence et d'indépendance politique, comme vingt tribus de l'Albanie. Mais la politique mu-

(1) Nous avons déjà dit ce qu'étaient ces Kleptes ou *Armatolis*, montagnards chrétiens, Schypetars, Albanais ou Grecs, qui n'ont jamais été entièrement soumis. Dans le dernier siècle, la politique du Divan, inquiète de l'insubordination des beys du pays, avait imaginé d'organiser les Armatolis en quatorze capitaineries pour les opposer à la milice des beys. (V. le *Voyage en Grèce* de M. Pouqueville.)

sulmane, inquiétée par les droits ou les prétentions de ce genre, les repoussait. Ali sut en profiter pour les ramener à lui. Ils se retournèrent vers l'ennemi qui leur semblait maintenant le moins redoutable. Alors la situation de l'armée turque, qui dévorait en espérance les trésors d'Ali, devint de jour en jour plus critique. Les bandes d'Armatolis gênaient ses communications, interceptaient les convois, et les désertions y devinrent si nombreuses, que, l'hiver étant venu, elle se débanda, et après des tentatives inutiles sur les forts de Janina, Ismaïl fut forcé de se retirer sur Arta.

Indigné de la lenteur d'un siége dont on attendait de jour en jour le dénouement, le grand-seigneur nomma, pour remplacer Pascho-Bey dans le commandement de l'armée de Janina, Chours-Chid-Mehemed-Pacha, ancien grand-visir, ensuite pacha d'Alep en Syrie, où nous l'avons vu réprimer si sévèrement une sédition, et maintenant pacha de la Morée à la résidence de Tripolitza. Chourschid, connu par sa rigueur inflexible, reçut, avec son firman, des marques particulières de la faveur du sultan, un présent de mille bourses (500,000 piastres turques): on mit sous ses ordres, en le faisant beglier-bey de Romélie, tous les pachas de l'Epire, de la Macédoine et de la Thessalie, etc.... Il devait, avec les renforts qu'on lui destinait, porter son armée à cinquante mille hommes. Il se rendit sans délai à son poste.

De son côté, Ali avait préparé de nouveaux moyens de défense; il s'était ménagé des alliances ou des diversions puissantes; il avait soulevé les Monténégrins; il faisait travailler les Serviens, déjà mécontens de la Porte, et qui demandaient l'indépendance et un hospodar de leur nation. Des Arnautes échappés au sac de Janina s'étaient joints aux Armatolis dans les montagnes; enfin Ali, pour s'attirer la confiance des Souliotes, consentit à leur remettre un de ses petits-fils contre quatre otages et l'ancienne forteresse de Kiapha, qu'ils regardaient comme leur Capitole. Dès ce moment le traité de paix fut conclu; ils devinrent les ennemis les plus acharnés des Turcs. Ali leur en cherchait partout, depuis les bouches du Cattaro jusqu'à celles du Danube.

Un des phénomènes les plus singuliers de l'histoire de nos

jours, est de voir un satrape, qui a réuni les mœurs et les goûts voluptueux et féroces des plus affreux tyrans de l'antiquité ou de l'Orient moderne, entrer dans une conspiration ourdie pour relever la liberté de la Grèce ou le trône de Byzance; et cependant le fait n'est pas douteux. On retrouve partout de ses agens, ou de ses élèves, dans la révolution qui va éclater.

(*Insurrection des Grecs.*) Il n'est pas de la nature de cet ouvrage d'entrer fort avant dans la question qui s'est élevée de nos jours sur la légitimité de la conspiration hellénienne, considérée sous des points de vue divers par des esprits distingués dans tous les partis.

Les uns, pleins des souvenirs de l'ancienne Grèce ou d'une ardeur plus noble pour les droits de l'humanité, ont cru qu'un peuple conquis et toujours sous le poids de la conquête avait le droit de s'élever contre ses oppresseurs. Ils ont considéré que le joug des Turcs n'a aucun des caractères sacrés de la légitimité, laquelle est une grande protection sociale; qu'il n'y a ici entre le maître et les sujets aucune identité de mœurs, de caractère, de lois, ni de religion; que là où il n'y a jamais eu ni communauté de protection, ni consentement tacite, ni association politique, il n'y a pas de véritable légitimité, et qu'à ce titre le droit exercé par les Turcs n'est encore que le droit de la conquête, uniquement fondé sur la force; que la possession du territoire grec n'est encore qu'une occupation militaire; que les Grecs rayas, les plus riches, exposés aux outrages du moindre aga de village, sont sans patrie, sans propriété, esclaves dans toute la rigueur du mot, hors de la loi commune et de la famille musulmane.

D'autres, sans entrer si avant dans la question du droit naturel et politique, considérant le danger de laisser aux peuples la faculté d'examiner la nature et les droits de leurs gouvernemens, ont regardé la durée de possession comme la légitimité; et sans examiner la différence des situations morales, religieuses et politiques, effrayés de l'idée d'une révolution quelconque, de l'exemple qu'elle donne, du déplacement de puissance et des divisions qu'elle peut opérer dans le corps européen, ils ont repoussé toute

idée de changement et de résistance à l'autorité établie ; ils ont condamné sans retour la terre classique, d'où le soleil de la civilisation s'est levé pour l'Europe, à rester couverte de sang, de ronces et de ténèbres sous le cimeterre ottoman.

En attendant que la fortune ait prononcé sur une question où les craintes et les espérances des partis se sont souvent trahies, l'histoire n'a qu'à s'occuper du fait de la conjuration.

Il ne faut pas, pour la prouver, remonter à Catherine II, ni même aux projets délibérés en 1808 et 1809, entre la France et la Russie. Il paraît certain que la conjuration a pris sa source dans une association formée à Vienne en 1814, d'abord seulement en vue de répandre les lumières et les principes du christianisme dans la Grèce, où le clergé n'était guère moins ignorant que le peuple. Les statuts qui en ont été imprimés en grec moderne et en français n'annoncent que cet objet, commun aux sociétés bibliques. Des ministres, des seigneurs, des savans de toutes les nations, et tous les Grecs riches du Fanar (1), et des provinces, souscrivirent pour cet établissement, dont la caisse était à Munich. En peu de temps l'association compta plus de quatre-vingt mille souscripteurs. Elle reçut le nom d'*Hetairie* ou société d'amis ; et quoique la politique y fût d'abord étrangère, le progrès ordinaire des idées y fit bientôt concevoir le dessein d'arracher la Grèce au joug des Musulmans. Outre les écoles déjà fondées à Salonique, au mont Athos, à Chio, à Smyrne, à Kydonie (Aywali), à Bucharest, à Jassy et même à Constantinople, où se rendaient des professeurs formés dans les meilleures écoles d'Allemagne et de France, il y eut dans les villes un peu considérables des lycées, des gymnases, des bibliothèques, et jusque dans beaucoup de villages des écoles d'enseignement mutuel, malgré la répugnance de la Porte Ottomane, et même, dit-on, du clergé grec.

Dans le mouvement imprimé aux esprits par les écoles où florissaient les études et le goût de l'antiquité, il était naturel que

(1) Quartier de Constantinople où demeurent les familles grecques les plus considérables.

les jeunes Grecs portassent des regards douloureux et jaloux sur la gloire et la liberté de leurs aïeux. Ils rougissaient de leur dégradation politique au milieu de l'Europe éclairée des feux de la civilisation, et le dessein de la faire cesser passa des écoles et du sein de l'*Hetairie* dans toutes les classes.

A cette idée générale d'émancipation entretenue chez les Grecs, concouraient des circonstances étrangères, telles que la guerre d'Ali, l'attitude séditieuse des Serviens, le mécontentement des Valaques; épuisés par les exactions de leurs hospodars; en sorte que toutes les provinces sujettes formaient, autour de la puissance ottomane en Europe, un vaste cordon d'ennemis, qui, dans des vues diverses, allaient tous au même but.

Au milieu de ces agitations et de ces inquiétudes, au moment où il y avait des difficultés entre la Russie et la Porte, au sujet de l'exécution des traités de Kainardji et de Bucharest, le 30 janvier, le prince Alexandre Suzzo, hospodar de Valachie, vint à mourir. La Porte, en étant informée, se hâta de nommer, pour le remplacer (1er *février*), le prince Charles Callimachi, de l'une des quatre gandes familles grecques auxquelles elle avait réservé l'hospodarat : son frère Janko fut fait drogman en sa place : mais nul des deux ne devait jouir long-temps des honneurs qui venaient de leur être conférés.....

Aussitôt la mort du prince Alexandre Suzzo, un Valaque d'une condition obscure, Theodore-Sludzier-Wladimiresko, sortit de Bucharest avec une bande de cinquante à soixante de ces Arnautes, soldats de race albanaise qu'on trouve dans toutes les provinces ottomanes, toujours prêts à se mettre à la solde de ceux qui peuvent les payer. Théodore, qui avait servi dans la dernière guerre, était d'une bravoure à toute épreuve; il avait acquis dans le commerce des grains une certaine fortune, une grande influence dans la classe des paysans, mécontens de la hauteur de leurs boyards, de la dépréciation des denrées, et surtout de l'administration des princes grecs, qui n'étaient à leur égard que des maîtres étrangers. Théodore vint aisément à bout de les soulever en leur faisant entrevoir l'espérance d'obtenir, par la protection des Russes, un

adoucissement à leur sort et d'anciens priviléges tombés en désuétude, soit par l'ambition des boyards qui avaient accaparé tous les emplois, soit par la cupidité des hospodars qui les avaient accablés d'impôts (1), tellement que l'ambassadeur russe était maintenant à Constantinople en négociation pour obtenir la restitution de cinquante à soixante millions de piastres, comme extorsions illégales du dernier hospodar.... Théodore s'était d'abord jeté dans le monastère de Tisniann, d'où il avait répandu ses proclamations populaires, pour engager les paysans, bourgeois et négocians, à se rassembler afin de redemander, les armes à la main, les droits civils du pays, tels que la Porte les avait reconnus dans l'ancien temps, et la diminution des impôts. En peu de jours une foule de de paysans et de Pandours se joignirent à lui : les troupes envoyées à sa poursuite par la régence des boyards en firent autant, ou n'osèrent l'attaquer, en sorte qu'il se trouva bientôt à la tête de 15 à 16 mille hommes, maître des cinq districts de la petite Valachie, au-delà de l'Oltan (*Aluta*), et libre de marcher sur Bucharest, où il avait attiré dans son parti Kaminari Sawa, chef de deux mille Arnautes et chargé de la police de la ville.

Lorsqu'on apprit, à Constantinople, cette insurrection, qu'on ne regarda d'abord que comme un de ces mouvemens partiels, fort communs dans les provinces soumises au despotisme oriental, on y envoya des kaïmacans avec quelques troupes, et l'autorisation de lever une somme considérable sur les boyards pour l'entretien de ces troupes.

Mais avant qu'elles ne fussent arrivées, une autre révolte éclatait en Moldavie. Celle-là, sortie d'une source plus profonde, c'est-à-dire de l'association dont nous avons parlé, avait pour chefs les Grecs les plus considérables, les plus distingués par leur naissance, par la réputation militaire qu'ils s'étaient acquise dans

(1) Dans une estimation faite récemment du revenu que la Porte perçoit des deux principautés de Valachie et de Moldavie, on évalue à plus de 13,000,000 de piastres turques le *Miri* et la capitation (tribut des paysans), et les prestations en nature de toute espèce à 3,000 chevaux, 250,000 moutons, etc... sur une population de 1,600,000 habitans.

les rangs de l'armée russe, ou par la fortune qu'ils avaient faite dans le commerce..... Il n'est pas en notre pouvoir d'assurer si ce mouvement était combiné avec ceux de l'Italie, ou seulement calculé sur les embarras que donnaient aux souverains tant d'entreprises faites à la fois contre leur autorité : la confiance que les insurgés montrèrent d'abord dans la protection des Russes ne le donne pas à penser.

Quoi qu'il en soit du motif de ses espérances ou de ses combinaisons, le 7 mars (23 février vieux style), il fut affiché dans toutes les rues de Jassy, capitale de la Moldavie, sous les yeux de l'hospodar Michel Suzzo, une proclamation qui donne, en arrivant, la clef de la révolution. Elle était ainsi conçue :

Habitans de la Moldavie,

« Nous vous faisons savoir qu'aujourd'hui toute la Grèce a rallumé le flambeau de la liberté et brisé le joug de la tyrannie. Elle revendique les droits qui lui appartiennent. Je me rends où la voix du peuple m'appelle, je vous offre, tant de ma part que de celle de mes compatriotes qui se trouvent actuellement ici, et que j'ai l'honneur de commander, l'assurance et la garantie que vous jouirez d'une tranquillité parfaite, que vos personnes et vos biens seront respectés; vous pourrez donc suivre vos occupations ordinaires sans vous inquiéter de mes mouvemens; car le gouvernement de cette principauté n'éprouvera aucun changement, et les lois qui vous ont régi jusqu'à ce jour continueront à être exécutées.

« Je puis vous assurer que la Providence divine vous a donné dans le prince Michel Suzzo, qui vous gouverne actuellement, un défenseur des droits de votre patrie, un père, un bienfaiteur; il mérite tous ces titres; unissez-vous donc à lui pour protéger le bonheur commun. Si quelques Turcs désespérés faisaient une incursion sur votre territoire, ne craignez rien, car une grande puisssance est prête à punir leur insolence.

« Donné dans la ville de Jassy, le 23 février (vieux style).

« *Signé*, ALEXANDRE YPSILANTI. »

Cet Alexandre Ypsilanti, descendu d'une illustre famille grecque du Fanar, fils du ci-devant hospodar de Valachie réfugié et mort à Kiow, avait été élevé à l'académie militaire de Saint-Pétersbourg; admis dans la garde impériale, blessé à la bataille de Culm, où il avait perdu un bras, porté de grade en grade, encore très-jeune, au grade de major-général russe, lié avec les principaux chefs de l'association grecque, il nourrissait, dans l'inactivité de service où il était depuis un an, le désir de venger son père et de délivrer son pays de la domination des Turcs. C'est dans ce dessein qu'il était arrivé la veille de la Bessarabie à Jassy avec un certain nombre d'Arnautes et d'Hétairistes dévoués d'avance à tout entreprendre. Il s'était concerté avec le prince Michel Suzzo. Rien de plus invraisemblable, au premier aspect, que cette conspiration de l'hospodar contre sa propre autorité; mais soit que l'amour de la patrie eût plus de charmes sur Michel Suzzo que le pouvoir, soit par quelque motif privé encore secret, il est certain que la proclamation qu'on vient de lire était le résultat de leur concert.... L'effet en fut prompt et terrible. Au moment où elle fut affichée, des détachemens d'Arnautes et de Grecs se répandirent dans la ville, chassant et massacrant les Turcs qui voulurent en témoigner leur indignation : on les poursuivit jusque dans la campagne; on pilla leurs propriétés confisquées, sans que ces malheureux, proscrits par l'autorité qui devait les protéger, pussent opposer de résistance.

Deux jours auparavant, une scène affreuse, arrivée à Galatz, sur le Danube, avait ouvert les voies aux desseins d'Ypsilanti, sans y avoir peut-être de rapport.

Un capitaine arnaute, ayant reçu un soufflet dans une querelle avec un Turc, avait riposté par un coup de pistolet, qui étendit le Turc roide mort sur la place. Alors, dans la crainte de la vengeance musulmane, il rassemble tous les Arnautes et les Grecs, il leur persuade que sa querelle est la leur, il tombe pendant la nuit sur les Turcs qui habitaient la ville, et qui furent sabrés au nombre de deux ou trois cents. Pendant ce carnage le feu prend à la ville. Le capitaine nommé Basile Caravia, ses soldats et les

Grecs ne songent qu'à se saisir des armes des Turcs; ils s'emparent des canons et des munitions qu'ils trouvent sur les bâtimens stationnés aux bouches du Danube, et appelant les habitans à la révolte, ils se dirigent vers la Moldavie, sur la route de Jassy, où ils furent reçus comme des compagnons d'armes.

L'appel qu'Ypsilanti venait de faire, publié à Odessa dans un club, y produisit une vive impression. Les jeunes Grecs, Polonais ou Russes, voulaient se ranger sous ses drapeaux, les vieillards contribuer de leur argent à cette noble entreprise. Il s'ouvrit à l'instant une souscription où l'un d'entr'eux mit un million, l'autre trois cents mille roubles, et tous en proportion de leur fortune pour le départ et l'entretien des hellènes volontaires..... Ypsilanti en organisa sur-le-champ un corps dont l'uniforme à la hussarde était entièrement noir, ayant un bonnet à la valaque, portant au devant une tête de mort posée sur des os en croix, une cocarde tricolore noire, blanche et rouge, et le drapeau blanc traversé d'une croix rouge, avec la fameuse inscription *du Labarum : In hoc signo vinces;* et le cri de ralliement : *Vive la liberté!...*

Dans ses proclamations, Ypsilanti s'était vanté d'avoir l'appui et la protection des Russes, et en voyant arriver sous ses drapeaux tant de jeunes volontaires russes, des officiers encore au service impérial, tels que le prince Cantakuzène, qui, quoique d'un grade supérieur à Ypsilanti, n'hésita pas, dans son ardeur pour la cause héllénique, à se mettre sous ses ordres, en voyant l'effet de cette nouvelle à Odessa, cette confiance etait plausible.

Cependant la dépêche d'Ypsilanti adressée à l'empereur Alexandre à Laybach pour apprendre à S. M. les événemens de Jassy, et la supplier de ne pas refuser son appui à la nation grecque, et surtout aux deux principautés menacées du danger le plus imminent, y était arrivée à l'époque de la révolution du Piémont, dans un moment peu favorable à de pareilles prétentions : il n'est pas besoin d'en rapeler la cause, elle est dans les documens du congrès.

S. M., à la réception des nouvelles de Jassy, fit hautement déclarer qu'elle ne pouvait considérer l'entreprise d'Ypsilanti que « comme l'effet de l'exaltation qui caractérise l'époque actuelle,

« ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune « homme. » Elle résolut qu'il serait rayé du service russe (il ne l'a été formellement que par un ordre signé à Tzarskoe-Zelo, le... août); qu'il lui serait déclaré que l'empereur désapprouvait formellement son entreprise; qu'il ne lui serait accordé aucun secours de la part de la Russie; que les troupes russes cantonnées sur le Pruth et en Bessarabie observeraient la plus stricte neutralité à l'égard des troubles qui venaient d'éclater dans les deux principautés, et que ces résolutions seraient communiquées au ministre de Russie à Constantinople, avec ordre au baron de Strogonoff, en les notifiant à la Porte, de lui déclarer que la politique de S. M. était de rester étrangère aux mesures qui pourraient menacer de troubler la tranquillité de tout pays quelconque, et de maintenir la stricte exécution des traités existans entre les deux puissances : déclaration que l'Autriche prescrivit à son internonce d'appuyer par une note conçue dans le même sens.

Le ministre russe à Constantinople, M. le baron de Strogonoff, joignit aux protestations commandées par son souverain des circulaires aux Russes pour les prévenir contre les artifices des émissaires grecs....Les consuls de Jassy et de Bucharest ordonnèrent aux sujets russes soupçonnés d'être leurs partisans de rentrer dans l'intérieur de la Russie. Mais la politique ottomane n'en fut pas rassurée. Elle ordonna que tous les bâtimens qui passeraient par le détroit des Dardanelles ou du Bosphore dans la mer Noire seraient visités. Cette mesure avoit pour objet d'empêcher la fuite des rayas grecs sur des bâtimens étrangers, et surtout qu'on ne portât des vivres, des armes, des munitions et des soldats aux insurgés; mais comme elle était particulièrement nuisible à la navigation russe et au commerce d'Odessa, elle excita des explications délicates, des différens sérieux entre le ministre russe et le Reis-Effendi.

En attendant que l'on pût réunir des forces suffisantes pour réprimer la rébellion, la sublime Porte prenait toutes les mesures ordinaires en pareil cas. D'abord on ne parlait de rien moins que d'exterminer tous les Grecs qui se trouvaient dans la

capitale, pour expier la mort des musulmans massacrés en Moldavie et sur le Danube : on a même dit que l'ordre n'en avait été révoqué que sur les remontrances de l'ambassadeur russe, de plusieurs autres ministres chrétiens et du patriarche. On parlait encore, pour satisfaire à la première fureur des janissaires, de chasser de Constantinople les Grecs qui ne pourraient pas fournir la garantie d'un musulman pour leur fidélité.... Un firman destitua comme traître Michel-Suzzo, hospodar de Moldavie ; et Janko-Callimachi, nouveau drogman, jugé coupable de n'avoir pas informé assez promptement le gouvernement de la révolte, fut remplacé par le prince Morusi qu'un sort plus funeste et plus prompt attendait.

Rien ne donne une idée plus positive de l'importance que la Porte-Ottomane mit d'abord à cette révolte, regardée dès-lors comme générale, que le hatti-schériff adressé le 30 mars au Kiaya-Bey (ministre de l'intérieur), où S. H., attribuant l'audace des rebelles à la confiance que les déréglemens des ministres et des employés de l'empire ont inspirée, ordonne à tous les musulmans « de renoncer aux agrémens de la vie sociale, de se procurer des armes, des chevaux, et de revenir aux mœurs de leurs ancêtres et à la vie des camps, état primitif de la nation.... »

Quelques jours auparavant (21 mars), il était sorti du synode, convoqué à Constantinople au nom des patriarches de Constantinople et de Jérusalem, un mandement qui lançait les plus terribles anathèmes contre Michel-Suzzo et les rebelles de la Moldavie, et rappelait aux Grecs tous leurs devoirs envers la sublime Porte.

On a toute raison de croire que le patriarche, en publiant cet anathème, agissait de bonne foi ; que, loin de favoriser la révolte, il s'était d'abord montré contraire à l'association des hétairistes : quoi qu'il en soit, l'anathème venait trop tard, la flamme hellénique éclatait de toutes parts. Sur des avis venus du gouvernement des îles Ioniennes, où les conjurés avaient des relations, les pachas de la Morée entreprenaient en vain le désarmement des peuplades ; les Maniotes, descendus du Taygète, venaient de répondre à l'appel d'Ypsilanti.

Ici, en commençant le tableau d'une révolution féconde en discords intérieurs, en désordres, en excès de tout genre, en petits combats partiels, dans un pays où il n'y a ni postes, ni communications régulières, ni gouvernement organisé, nous avons besoin d'avertir le lecteur que nous ne pouvons saisir que les masses et les résultats des événemens d'après des rapports particuliers faits sans suite, sans méthode, sans critique, et le plus souvent par des gens intéressés à dénaturer la vérité, à exagérer les succès ou les revers, le bien ou le mal, selon la cause ou l'opinion qu'ils ont embrassée.

La province de Magne (ancienne Eleuthero-Laconie), détachée du sangiac de Tripolitza, offrait une espèce d'ochlocratie armée, sous un bey censé vassal du capitan-pacha. Ce bey était alors Pierre Mavro-Michale, d'une ancienne famille du pays. Quoi qu'on ait dit de cette population misérable, où le vol était en honneur, comme dans plusieurs peuplades albanaises, il s'y était conservé un esprit d'indépendance agreste et féroce, une haine violente contre les conquérans de la Grèce : ils nourrissaient dans leurs montagnes l'horreur que les Espagnols des Asturies conservaient pour la domination des Maures. Tout l'hiver, les chefs du pays, Colocotroni, ancien major au service de Russie, Chrisospathe, Pierre Mavro-Michale, avaient entretenu avec quelques prélats et notables de la Morée, avec des habitans des îles Ioniennes, des correspondances. Ils avaient conservé leurs armes; ils s'étaient procuré des munitions cachées dans les antres du Taygète; enfin dans les derniers jours du mois de mars, ils se trouvèrent rassemblés au nombre de sept à huit mille, et au même instant la révolte éclata sur plusieurs points de la Morée. Où les Turcs étaient en petit nombre, ils n'eurent pas le temps de se jeter dans les villes fermées et dans les citadelles; où ils étaient assez nombreux pour opposer quelque résistance, l'insurrection fut plus sanglante. A Patras, l'archevêque Germanos leva le 30 mars l'étendard de la croix, en signe d'indépendance. Il fut d'abord obligé d'en sortir et d'abandonner la ville à la vengeance ottomane; mais ayant soulevé les paysans de l'Achaïe, il y rentra le 6 avril avec Procope, évêque

de Calawrita, et força les Turcs à se renfermer dans la citadelle, après mille exactions et cruautés commises de part et d'autre.

Le même jour, une réunion des chefs insurgés de Magne se constituait *sénat messénien* de Calamata, et Pierre Mavro Michale, commandant en chef, donnait en son nom, de son quartier-général des *Spartiates*, une déclaration adressée aux gouvernemens de l'Europe pour leur expliquer la cause et le but de l'insurrection : c'était « de délivrer la Péloponèse de la tyrannie « ottomane, de lui rendre la liberté, de combattre pour elle, « pour la religion et pour cette terre illustrée par tant de génie « et de vertus, à laquelle le reste de l'Europe était redevable de « ses arts, de ses lumières, de tous les bienfaits de la civilisa- « tion... » Les insurgés ne demandaient en retour à l'Europe que des armes, de l'argent et des conseils... On verra que cet appel ne fut pas sans effet. En Allemagne, en France, en Espagne, en Angleterre, des guerriers et des jeunes étudians s'empressèrent d'y répondre, malgré les efforts de quelques gouvernemens pour arrêter leur ardeur classique ou révolutionnaire.

A cette déclaration le gouvernement provisoire ajouta une proclamation adressée aux Turcs, par laquelle il leur garantissait la sûreté de leurs personnes et de leurs biens, la liberté de leur culte et l'égalité devant la loi... ; mais déjà sur tous les points où l'étendard de la croix était levé, les Musulmans ou les Grecs avaient procédé à la guerre par des massacres. Il n'était plus possible d'en arrêter le cours ; et quand Jussuf Sélim-Pacha rentra le 15 avril à Patras à la tête de mille chevaux, il en donna le plus terrible exemple, il mit la ville au pillage et en brûla 800 maisons. Tous ceux qui ne purent échapper au glaive du vainqueur en se sauvant dans les montagnes furent impitoyablement massacrés sans distinction ni de sexe, ni d'âge, sauf quelques malheureux qui trouvèrent un refuge dans la maison du consul de France (M. Hugues Pouqueville). Mais cette violence même avec laquelle commençait la révolution était utile à son succès. Elle forçait les plus modérés à y prendre parti ; en quelques jours aussi la Morée s'y trouva engagée, et au moment où les Maniotes

voulaient se porter à l'isthme de Corinthe, ils apprirent que le moine Grégoras, parcourant le pays la croix à la main, l'avait occupé avec un corps de quelques mille hommes, et dès-lors l'Attique, la Béotie, la Phocide, l'Etolie et l'Arcananie furent agitées du même mouvement.

Mais l'insurrection grecque n'avait nulle part de moyens aussi puissans que dans les petites îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ypsara; de simples négocians, devenus facteurs de la France pendant la révolution, y avaient formé une marine marchande considérable (1). L'ouverture du commerce des grains de la mer Noire avait augmenté leurs relations et leurs richesses; ils étaient en possession de fournir des matelots à la marine militaire ottomane, ils en faisaient la force. On ne soupçonnait pas qu'elle pût se soutenir sans eux.

Dès les premiers jours d'avril, les habitans de ces trois îles, excités par les prédications révolutionnaires d'un certain Bamba, agent d'Ypsilanti, avaient levé l'étendard de la croix. Ils se formèrent, comme toutes les provinces de la Morée, un gouvernement ou sénat provisoire indépendant, dont le siége fut établi à Hydra et composé des chefs de famille les plus puissans et les plus riches du pays : ce gouvernement avait en main tous les moyens de commencer immédiatement la guerre, des armes, des munitions, des hommes et de l'argent : il équipa sur-le-champ une flottille de 180 bricks armés de dix à douze canons de 9 livres, portant le pavillon *bleu* et *blanc* de l'*Hétairia*. De simples négocians firent des efforts et des sacrifices prodigieux. Une seule maison (Konturioty) supposée riche de 40 millions de florins, équipa à ses frais 30 navires montés de 15 à 20 canons. Une femme, dont le mari avait été massacré par les Turcs, l'héroïne Boblina ou Bolbina de Spezia, en arma trois qu'elle conduisit

(1) M. Pouqueville évalue la marine marchande de toutes les îles grecques à 615 bâtimens, sans compter les polacres, barques pontées, montée par 17,526 marins, et armée de 5,878 canons.—On a vu, dans la discussion de la loi des grains, qu'en 1817 et 1818, il n'y avait pas moins de 4 à 500 bâtimens grecs employés au transport des grains de la mer Noire.

elle-même aux combats. — Le sénat d'Hydra commença par ouvrir des communications entre les pays insurgés, pour y porter des secours, des munitions et des armes. Il établit des croisières à l'entrée des Dardanelles, dans le golfe de Lépante, devant Prévésa, où était la flotte du capitan-Bey qui n'en est plus sortie, et dans l'archipel grec, dont on a successivement soulevé presque toutes les îles.

L'insurrection, qui ne faisait que commencer en Morée, avançait vers son terme en Valachie et en Moldavie. Ypsilanti, sur qui s'étaient portés les principaux efforts de la puissance ottomane, avait trouvé d'autres obstacles à chaque pas sur sa route.

Le 9 avril, en vertu des ordres de son empereur, le consul russe de Jassy y publia deux proclamations. Par la première, il sommait Ypsilanti et ses partisans russes de se rendre sur-le-champ sur le territoire russe, et d'y attendre que S. M. lui fît connaître sa volonté, sous peine d'être regardés comme des perturbateurs du repos public et d'être traités comme tels; par la seconde, il sommait les Moldaves entrés dans le parti des rebelles de rentrer dans le devoir et d'obéir aux autorités légitimes pour éviter les châtimens que subiraient ceux qui persisteraient dans la rébellion; et en même-temps, les hétairistes rassemblés en Bessarabie furent renvoyés dans l'intérieur de la Russie, mesure qui ôta toute confiance à ceux qui ne s'étaient montrés que dans l'espérance d'être secourus par la Russie.

Alors les boyards qui, à Jassy comme à Bucharest, s'étaient enfuis ou bien étaient restés étrangers à une révolution menaçante pour eux, se rendirent, avec le métropolitain à leur tête, chez l'hospodar encore régnant, Michel-Suzzo, déjà frappé d'anathème par le patriarche de Constantinople et déposé par le sultan, pour le déterminer à partir promptement. Michel-Suzzo, voulant se ménager un asile en Russie contre la vengeance de la Porte, se soumit à la nécessité. Il abandonna les rênes du gouvernement; il quitta Jassy dans la nuit du 11, les larmes aux yeux, emmenant avec lui sa famille, les membres du gouvernement éphémère qu'il avait formé (nommés *éphores*, suivant l'usage général dans cette

révolution de rétablir tous les noms antiques), et emportant la caisse militaire de l'insurrection, dont il n'avait été que l'administrateur. Il s'est retiré à Odessa, d'où il servit encore la cause hellénique.

Après son départ, les boyards, assemblés en conseil de régence ou divan, s'empressèrent d'envoyer une députation à la Porte pour lui représenter que les habitans de la Moldavie n'avaient pas pris les armes, ni partagé la rébellion de Suzzo, et supplier sa hautesse de nommer un nouvel hospodar en Moldavie; et une autre députation au pacha d'Ibraïl pour prévenir l'entrée des troupes turques en Moldavie, attendu que le divan s'occupait lui-même des moyens de purger le pays de l'insurrection grecque. Il avait en effet ordonné aux paysans moldaves de courir sus aux soldats d'Ypsilanti. Les deux députations furent bien reçues, mais leurs vœux ne furent pas écoutés.

Ypsilanti était à son camp de Missil, marchant sur Bucharest, lorsqu'il apprit le départ de Suzzo et les déclarations foudroyantes du consul russe. Il osa faire lire celles-ci devant sa petite armée, ajoutant toutefois; « qu'aucun des souverains de l'Europe n'oserait se déclarer contre les Grecs. » Qui d'entre eux, disait-il, souffrirait que l'histoire dît un jour de lui qu'il a quitté les Grecs au moment où ils marchaient pour défendre leur sainte religion et leur belle patrie des attentats sacriléges des barbares, que l'Europe chrétienne et civilisée désavoue? » Elle n'en fut pas découragée. Toute cette bouillante jeunesse ne voyait que le réveil de la Grèce antique et de l'indépendance; elle croyait entendre les cris de victoire de la Morée; elle faisait encore des recrues; elle s'estimait invincible. Ypsilanti continua donc sa marche plein de confiance dans l'ardeur de sa troupe, qui dévastait tout sur son passage. Il arriva sans trouver d'ennemis devant Bucharest en appelant les Daces à la liberté.

Jusque-là il n'y avait eu entre Théodore et Ypsilanti que des communications par écrit et très-vagues. Théodore, entré à Bucharest vers le 15 mars, avec quelques milliers de Pandours et de Valaques, ne s'était pas prononcé sur la liaison qu'on pouvait sup-

poser entre sa cause et celle des Grecs. Tout en persécutant les boyards, restés dans cette ville, il avait souffert que, deux jours avant l'arrivée d'Ypsilanti (le 8 avril), on publiât dans les églises la sentence d'excommunication portée contre les rébelles. Car il faut observer qu'il ne se considérait pas comme tel envers la sublime Porte à laquelle il envoyait soumission sur soumission, demandant seulement le redressement des griefs dont se plaignaient les Valaques, et implorant pour eux la médiation de la Russie garante des traités.

Il était même question de fortifier la ville à l'approche d'Ypsilanti, mais comme on n'en avait pas eu le temps, on se borna à lui offrir, pour la subsistance de ses troupes, les contributions qu'on devait employer aux fortifications. Le 9 avril, son avant-garde y arriva, composée de 200 hommes, commandés par Constantin Dukas, ancien secrétaire d'Ali-Pacha, et le lendemain Ypsilanti y fit son entrée à la tête de son armée, forte de huit à dix mille hommes et de quelques pièces de canon pris à Jassy.

Le rapprochement des deux armées ne donna pas lieu à ces scènes d'enthousiasme si communes entre deux corps qui se joignent pour la défense de la même cause. Les Pandours de Théodore furent cantonnés dans un couvent des environs de Bucharest, à Kotroczeny, où il se retira lui-même le 12 avril, après avoir eu avec Ypsilanti des conférences, où ils ne purent s'entendre sur leurs plans, et où ils se plaignirent mutuellement des brigandages de leurs troupes. Le lendemain, Ypsilanti quitta Bucharest comme pour se porter sur le Danube et soulever la Servie ou la Bulgarie, mais en effet, pour se retirer à Tergowist, en sorte que Théodore put suivre à son aise les négociations qu'il entamait avec les Turcs. D'ailleurs la Porte n'était pas disposée à faire des concessions; de toutes parts elle se préparait à comprimer la révolte par le fer ou le feu; et Constantinople offrait alors un tableau bien contraire à toute espérance de conciliation.

Depuis que le sultan Mahmoud avait annoncé que l'islamisme était en danger, des janissaires, des vieillards, des hommes faits, des jeunes gens, couraient les rues avec des armes de toute es-

pèce, proférant des imprécations et vouant les Grecs, et quelquefois tous les chrétiens, à la vengeance. Mais la révolte de la Morée et les massacres de Patras mirent le comble à la fureur populaire.

Dans ces circonstances (10 avril), le grand-seigneur jugeant qu'il fallait à la tête de son gouvernement un homme plus ferme que le grand-visir actuel (Esseid-Ali-Pacha, nommé le 5 janvier 1820), nomma le 10 avril à sa place Benderli-Ali-Pacha, alors en Asie, dont le firman d'investiture porte que son prédécesseur a été déposé « pour n'avoir pas eu la solidité nécessaire, et parce qu'il aimait trop ses aises et le luxe. »

Le grand-visir arriva de l'Asie précédé d'une quantité considérable de troupes asiatiques, dont le fanatisme et la férocité remplirent les familles grecques de terreur. On les campa sur les rives du Bosphore. Le 21 il fit son entrée à Constantinople, et le lendemain 22, jour de Pâques, à la suite de la célébration de l'office divin, le patriarche Grégoire, qui, un mois auparavant, avait fulminé contre les insurgés un si terrible anathème, fut arrêté par la garde, conduit dans les prisons du Bostangy-Bachi, et pendu à cinq heures à la porte du palais patriarchal, portant, attaché sur la poitrine, une inscription ou *Iafta* qui, suivant la jurisprudence criminelle des Turcs, annonçait au peuple la cause du supplice et le crime du coupable. Il y était accusé de n'avoir pu ignorer les rassemblemens qui avaient eu lieu, ni l'insurrection de son pays (la Morée); de n'avoir ni prévenu, ni puni les égarés, mais « d'avoir au contraire, selon toute vraisemblance pris part « à l'insurrection comme chef, de sorte qu'il est presque inévita- « ble pour toute la nation grecque, quoiqu'il s'y trouve des sujets « innocens, d'être totalement détruite et exposée à la colère de « Dieu..... »

Le corps du patriarche, descendu du gibet, fut livré aux juifs, qui, dans cette révolution, ont été les plus cruels persécuteurs des Grecs. Ils le traînèrent dans les rues; on lui fit mille outrages; on le jeta à la mer, d'où quelques grecs zélés réussirent à le retirer (d'autres récits disent qu'il fut racheté aux juifs). Ces

misérables restes, échappés à la barbarie des musulmans et des juifs, furent religieusement recueillis par des Grecs qui les transportèrent secrètement à Odessa, et ils ont reçu les honneurs de la sépulture dans une fête funèbre où toutes les autorités ont assisté, comme en expiation officielle d'un meurtre sacrilége.

Ce supplice, accompagné de celui de l'évêque d'Ephèse et de plusieurs autres prélats, n'était que le prélude d'autres atrocités. Les Grecs les plus considérés du fanar furent décapités ou pendus aux fenêtres et aux portes de leurs maisons..... A Andrinople, le patriarche Cyrille subit le même sort que celui de Constantinople. Partout des démolitions d'églises, des profanations de toute espèce signalèrent cette époque désastreuse.

Le nouveau grand-visir n'était en fonctions que depuis dix jours, lorsqu'il fut tout à coup déposé (1er mai), soit à cause de la *dureté* qu'il avait déployée dans ses fonctions, soit, comme il est plus probable, qu'il eût voulu faire disgracier les deux favoris du sultan (Halet-Effendi et Berber-Bachi) en déclarant à sa hautesse qu'on ne pouvait espérer le rétablissement de la tranquillité tant que les objets du mécontentement ne seraient pas éloignés, et si on ne lui confiait pas toute l'autorité du visirat. Les favoris avaient décidé sa mort : par crainte des janissaires, qui avaient montré quelque attachement pour Benderli, on se contenta d'abord de l'exiler en Chypre; mais la vengeance n'était que différée, car sa tête a été clouée aux portes du sérail, avec l'inscription des traîtres, dans les derniers jours du ramadan (fin de juin).

Son successeur El-Hadgi-Salih-Pacha, qui avait déjà rempli ses fonctions avec le titre de camaïcan, avant son arrivée, homme âgé de 60 ans, dont l'élévation était due à la découverte d'une correspondance des rebelles de la Valachie, arrivait à la tête du gouvernement dans la crise la plus terrible. Plusieurs compagnies de janissaires, prononcées contre les favoris, tinrent des assemblées et chargèrent leur aga de demander au grand-seigneur le rappel de Benderli, et six têtes de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis. Le sultan Mahmoud leur imposa d'abord par sa fermeté. Mais ensuite il leur fit distribuer des gratifications; le favori Ber-

ber-Bachi y joignit ses largesses, et l'orage fut apaisé. Peu de jours après (le 5 mai), il fut pris, dans le divan et à l'unanimité, une résolution d'après laquelle le corps des janissaires y serait à l'avenir représenté par trois membres pris dans son sein, mesure sans exemple, conseillée par Jussuf-Aga, chef des janissaires, comme le seul moyen d'attacher les janissaires aux intérêts de la Porte, de ramener la confiance et de développer toute l'énergie des Musulmans, sans danger pour l'ordre public.

En effet, dans le premier divan, tenu le 19 juin, où les représentans des janissaires ont assisté, il fut résolu, ce qu'on n'aurait jamais obtenu sans concession, que l'armée serait organisée, du moins pour entrer en campagne, sur le pied européen, sous deux conditions stipulées par les janissaires, que l'on ne changerait pas l'uniforme des troupes et qu'on éviterait de donner à la réforme le nom odieux de *Nizzam-Dgedib*, qui avait coûté la vie à Sélim III, en le remplaçant par un équivalent plus convenable.

Entre les autres résolutions importantes prises par le divan, il est encore utile de remarquer celle qui interdit aux Turcs de parler d'affaires politiques et celles qui prescrivaient des mesures énergiques pour la sûreté des ministres étrangers. Ces dernières précautions avaient surtout pour objet de protéger le ministre russe baron de Strogonoff, odieux au peuple, et qu'on à déjà vu exposé à des insultes dont la réparation n'avait fait qu'irriter la haine de la soldatesque (Voyez l'*Annuaire pour* 1820, page 533). Dès le commencement des troubles, tout en faisant les protestations pacifiques commandées par l'empereur Alexandre, et en désavouant toute participation aux troubles de la Valachie et de la Grèce, et refusant tout appui aux rebelles, S. Exc. avait vivement réclamé en vertu des traités de 1774, 1792 et 1812, qui lui donnaient le droit d'intervenir en faveur des principautés et même des rayas (sujets) grecs contre l'embargo et la visite des bâtimens sous pavillon russe aux passages des Dardanelles, et contre la défense faite de laisser sortir des blés du canal de Constantinople, en rendant la sublime Porte responsable des dommages ou pertes qui pourraient en résulter pour le commerce russe : réclamation sur la-

quelle la sublime Porte invoquait le droit commun à toutes les puissances dans leur territoire, et la nécessité d'arrêter les secours fournis aux Grecs sous pavillon russe. S. Exc. insistait particulièrement sur ce qu'il n'entrât pas de troupes turques dans la Valachie et dans la Moldavie; et dans les représentations au sujet de la mort du patriarche et des excès commis sur les Grecs, elle demandait qu'en réprimant la révolte, on ne confondît pas les innocens avec les coupables; que l'on ne condamnât ceux-ci qu'à la suite d'une enquête formelle, et qu'on fît cesser les profanations et la destruction des églises. De son côté le Reiss-Effendi répondait qu'il appartenait au sultan de châtier, comme il l'entendait, ses sujets rebelles; que d'ailleurs le patriarche de Constantinople avait subi la peine due à sa trahison prouvée par sa correspondance avec les rebelles de la Morée (preuve qui n'a jamais été mise sous les yeux des ambassadeurs, malgré les demandes réitérées qu'ils en ont faites), et que la Porte elle-même avait à se plaindre de ce que la Russie semblait accorder sa protection aux rebelles en refusant leur extradition stipulée par le traité qu'elle invoquait.

Un incident particulier vint irriter l'aigreur de la querelle entre les deux cabinets. Un négociant grec, Emmanuel Danesi, avait été arrêté comme ayant fourni des fonds aux révoltés, mais réellement pour avoir refusé de payer une lettre de change de 300,000 piastres tirée sur lui à l'ordre du prince Callimachi, nouvel hospodar de Valachie.... Le baron de Strogonoff le fit en vain réclamer comme banquier de la légation russe.... Sur le refus répété du Reiss-Effendi, qui n'en persistait pas moins à regarder Danesi comme raya, le premier conseiller de la légation russe, M. de Fonton, hasarda, contre tous les usages diplomatiques, de remettre un mémoire à S. H., à son passage pour aller à la grande mosquée. Le grand-seigneur fit prendre le mémoire, et M. le baron de Strogonoff n'en reçut encore qu'un refus avec l'assurance qu'on avait des preuves de la trahison de Danesi; et malgré les instances du ministre russe, secondé en cette circonstance par l'internonce autrichien (M. de Lutzow), le malheureux Danesi était menacé du dernier supplice : il n'y a échappé que par l'exil, com-

mutation de peine accordée, après le départ de M. de Strogonoff, à la sollicitation de lord Strangford, nouveau ministre d'Angleterre, qui venait d'être reçu (22 mai) du grand-seigneur avec des marques de distinction qu'aucun ambassadeur n'avait encore obtenues, et qui était alors le plus influent de tous auprès de la sublime Porte.

Dans ces circonstances, une rupture entre elle et la Russie paraissait imminente. On ne répondait aux notes russes que par des refus ou des récriminations. M. de Strogonoff déclarait qu'aussi long-temps que durerait le système de violence adopté contre les Grecs, la Russie ne refuserait asile à aucun Grec, et que, dans le cas où les cruautés déjà exercées se renouvelleraient, il interromprait toute communicacion avec la Porte. Il arriva sur ces entrefaites un paquebot d'Odessa, qui, malgré la défense générale, voulut jeter l'ancre à Buyukdéré devant la maison de campagne du ministre russe : il fut forcé de s'éloigner. De là, nouvelles réclamations et nouveaux refus insultans, à la suite desquels M. de Strogonoff quitta le palais ordinaire de la légation russe à Péra, et, suspendant toutes communications diplomatiques, en attendant les ordres de son souverain, il se renferma (10 juin) avec toute sa légation dans sa maison de Buyukdéré. De là il adressa une circulaire à tous les négocians russes qui pouvaient se trouver en Turquie, pour les inviter à régler leurs affaires le plus tôt possible, afin de ne pas être pris au dépourvu par un gouvernement « qui « n'observait plus aucune mesure dans sa conduite. »

Pendant et malgré les représentations de M. de Strogonoff, appuyées en quelques points par les ministres d'Autriche et d'Angleterre, les Turcs entrèrent dans les principautés de Moldavie et de Valachie avec trois corps d'armée de 8 à 10,000 hommes de toutes armes ; l'un sous Hadschi-Ahmed-Pacha de Widdin ; l'autre sous Kiaya-Mehmed-Pacha de Silistrie; le troisième, sur le bas du Danube, commandé par le Seraskier Jussuf-Pacha d'Ibraïl. Ils avaient commencé leur mouvement combiné dans les premiers jours de mai.

Jassy était alors en proie à l'anarchie, entre l'autorité impuis-

sante de la régence des boyards qui offraient de se soumettre à la Porte, et les chefs hétairistes, qui accusaient les boyards de trahison, et s'emparèrent du pouvoir et de la résidence du prince, tâchant de s'attirer à eux les *zigans* (serfs) en leur promettant la liberté. Au milieu des désordres qu'amenaient ces divisions, on apprit que les insurgés grecs, commandés par Cantacuzène, avaient été défaits le 13 mai à Galatz. Le séraskier Jussuf-Pacha d'Ibraïl les avait attaqués avec 6,000 hommes et 17 chaloupes canonnières. Après un combat de quelques heures, où les insurgés avaient épuisé toutes leurs munitions et tué mille à douze cents Turcs, ceux-ci avaient emporté les retranchemens et la ville, où ils avaient mis le feu et massacré tous les habitans sans distinction de sexe ni d'âge. A la suite de cet échec, la flottille grecque du Danube fut détruite, les hétairistes se virent forcés d'évacuer Jassy le 18, et ils commirent en se retirant mille excès sur les boyards, en représailles des cruautés des Turcs.

De son côté, Ypsilanti était menacé à la fois par le pacha de Silistrie et par celui de Widdin, que les boyards invitaient à hâter leur marche, en les assurant qu'ils ne couraient aucun risque, et en leur donnant des renseignemens sur la force, sur l'organisation et sur les divisions des corps valaques et des Grecs insurgés.

Ces divisions n'étaient plus équivoques. Théodore, fortifié au couvent de Kotroczéni, dont il avait fait son quartier-général, resté maître de Bucharest après le départ d'Ypsilanti, y avait formé un divan composé de quelques boyards qu'il avait forcés d'y rester ou d'y revenir. Comme il voulait traiter avec les Turcs, il reçut avec toute sorte d'honneurs le camaïcan du prince qui y arriva le 23 avril. On assure qu'il se bornait alors à demander une amnistie pour ses troupes, et pour les paysans valaques le rétablissement de leurs anciens priviléges et un hospodar de leur nation. Mais, soit que ces offres de soumission ne convinssent pas à la Porte, soit qu'il voulût mériter sa clémence et ses faveurs par un service plus signalé, il abandonna Bucharest, où l'avant-garde de Kiaya-Mehmed-Pacha entra le 28 mai; et après quelques courses où il eut des escarmouches peu importantes avec des partis

turcs, qu'il aurait pu détruire, il se retira sur Pitescht, comme pour appuyer les opérations du prince Ypsilanti, alors à Tergowist.

Mais celui-ci, déjà informé de ses manœuvres, avait résolu de l'en punir. Le jour de l'arrivée de Théodore à Pitescht, il y envoya le capitaine Ghiorgaki (Georges), l'un des plus braves et des plus fidèles officiers de l'armée grecque, qui partit avec 300 Arnautes, surprit Théodore dans sa tente, l'arrêta et le conduisit enchaîné au quartier-général d'Ypsilanti à Tergowist. Là, Théodore, traduit devant un conseil de guerre qui l'attendait, son jugement, son arrêt et son suplice furent l'affaire d'une heure. Convaincu de haute-trahison, il fut fusillé le 7 juin.... Après cette exécution au moins sévère, puisque Théodore ne s'était point soumis à l'autorité d'Ypsilanti, une partie des Arnautes, Valaques et Pandours se débanda, l'autre resta avec les Hellènes, mais pour leur perte, plus que pour leur secours.

L'armée ottomane, réunie sous le commandement du pacha d'Ibraïl, s'avançait sur Tergowist, où le prince Ypsilanti, ayant rassemblé toutes ses forces, diminuées par des désertions plus que par des défaites, espérait livrer une action qui rétablirait ses affaires. Mais l'ennemi s'était ménagé des intelligences chez les Pandours, les Arnautes, les Valaques, et même dans les rangs des Grecs; et il resta plusieurs jours en présence, sans rien entreprendre. Enfin le 15 juin, Ypsilanti, maître des hauteurs, feignant de se retirer, avait disposé sur ses ailes deux corps destinés à envelopper l'ennemi s'il s'avançait témérairement: l'un composé d'Arnautes et Moldaves, que commandait Ghiorgaki, exécuta intrépidement ses ordres, et l'armée turque était détruite, si le second corps de mille à douze cents hommes, commandé par Kaminari-Sawa, eût fait le même mouvement: mais au lieu de seconder Ghiorgaki, Kaminari passa tout à coup, avec ses Valaques et ses Arnautes, du côté des Turcs; d'autres prirent honteusement la fuite, et les Grecs trahis et attaqués par des forces supérieures, furent mis en déroute, laissant sur le champ de bataille une partie de leur artillerie, de leurs munitions et de leurs bagages (1).

(1) Ce récit, composé sur des rapports différens et soigneusement com-

Après ce revers, suivi de la défection de Constantin Dukas, Ypsilanti ne voyant autour de lui que des traîtres et des lâches prêts à l'abandonner dans un pays où les hétairistes étaient en horreur, voulait se retirer à Rimnick, au-delà de l'Oltau ; mais les Turcs, impatient d'achever sa destruction, suivaient de près les mouvemens de son armée. Ils l'attaquèrent, le 19 juin, à Dragaschan, à quelque distance de la rivière, au pied d'une hauteur où elle prit position pour les attendre.

Le premier corps en ligne était ce fameux bataillon sacré qui traînait avec lui cinq petites pièces de canon, dont il put à peine se servir. Il repoussa d'abord avec intrépidité et à la baïonnette, l'attaque d'un corps d'infanterie. Mais au moment où la cavalerie turque tombait avec impétuosité sur ses flancs, un corps d'Arnautes et de Pandours commandé par Basile Caravia, au lieu de soutenir les braves Hellènes, se jeta brusquement sur les corps placés en arrière, qui se sauvèrent en désordre au-delà de l'Oltau. Cependant le bataillon sacré, si lâchement abandonné, vendait chèrement sa vie aux ennemis qui l'enveloppaient de toute parts. Plusieurs fois ces malheureux jeunes gens, réduits au nombre de quatre à cinq cents, repoussèrent des charges d'infanterie et de cavalerie ; mais enfin ils succombèrent, comme leurs aïeux aux Thermopyles, accablés par le nombre et tous percés de coups. C'était l'élite d'une noble et savante jeunesse, l'espérance de la Grèce nouvelle ; et quelque opinion que l'on ait de leur cause, on ne pourra refuser des larmes à leur sort.

Une vingtaine de ces braves et le capitaine Ghiorgaki, avec quelques Albanais qui les avaient soutenus, échappèrent, cou-

---

parés était achevé, lorsqu'il a paru (en mai 1822) un précis historique des derniers événemens de Valachie, dont l'auteur, qui se dit témoin oculaire, assure qu'il n'y a pas eu d'autre action entre l'armée d'Ypsilanti et les Turcs que le combat de Dragaschan.

Pour nous, après les soins que nous nous sommes donnés pour établir la vérité des faits, nous ne pouvons que rappeler au lecteur ce que nous avons dit, pag. 386 de la difficulté d'y parvenir.

verts de blessures, à cette journée désastreuse, qui fut la dernière de l'armée helléniène.

Le lendemain 20 juin, Alexandre Ypsilanti, qui ne s'était pas lui-même trouvé à l'action, arriva à Rimnick : là, n'espérant plus rien de son armée, il résolut de la licencier, et dans son désespoir, il fulmina une proclamatoin que l'histoire doit mettre à côté de celle du 7 mars. (V. *pag.* 381.)

« Soldats, leur dit-il, non je ne souillerai plus ce nom honorable et sacré en l'appliquant à des gens comme vous. Ramas de gens lâches et cruels, vos trahisons me forcent à vous quitter. Désormais tout lien est rompu entre vous et moi; mais je ressentirai profondément la honte d'avoir été votre chef. Vous avez foulé aux pieds vos sermens, vous avez trahi Dieu et la patrie. Vous m'avez trahi dans le moment où j'espérais vaincre ou mourir glorieusement avec vous. Nous sommes séparés pour toujours. Allez joindre les Turcs, seuls amis dignes de vos sentimens. Quittez les bois où vous vous êtes cachés, descendez des montagnes qui ont servi de retraite à votre lâcheté; hâtez-vous de vous réunir aux Turcs; baisez leurs mains d'où découle encore le sang des chefs de votre église, de vos patriarches, de vos évêques et de vos frères innocens qu'ils ont inhumainement égorgés. Oui, courez acheter l'esclavage au prix de votre sang et de l'honneur de vos femmes et de vos enfans. Mais vous, ombres des vrais helléniens du bataillon sacré, qui avez été trahis, et qui vous êtes sacrifiées pour la délivrance de la patrie, recevez par moi les remercîmens de votre nation. Bientôt des monumens rendront vos noms immortels. Ceux des amis qui me sont restés fidèles jusqu'à la fin sont gravés au fond de mon cœur en traits de feu; leur mémoire sera partout la seule consolation de mon âme. J'abandonne au mépris des hommes, à la justice divine, et à la malédiction de notre nation les traîtres et parjures *Kaminari Sawa*, *Constantinos Dukas*, *Basilius Barla*, *Giorgio Mano*, qui ont déserté de l'armée, et qui ont été les premiers auteurs de la dissolution; le phanariote *Gregorius Sutzo*, l'infame et pervers *Nicolaus Scuffo*. Je raye aussi de la liste de mes compagnons d'armes *Basilius Caravia*, à cause de son indiscipline et de sa conduite inconvenante.

« Rimnick, le 20 juin 1821.

ALEXANDRE YPSILANTI. »

Après la publication de cette pièce, les Hellènes se jetèrent dans les défilés de la Transylvanie, où les Turcs les poursuivirent jusqu'aux postes du cordon autrichien : le prince Ypsilanti disparut lui-même et se retira sur les terres de l'Autriche, où il fut arrêté. Ce n'est que plusieurs mois après sa disparition, qu'on a su qu'il était enfermé dans la citadelle de Munkatsch, où se trouvaient alors quelques-uns des chefs de la révolution napolitaine.

Il restait encore, après la dissolution de l'armée, un petit corps d'hétairistes du côté du Pruth, sous le capitaine Anastase : attaqué et battu à Stinka, sur la frontière russe, par un détachement du corps du pacha d'Ibraïl, il passa le Pruth à la nage, et après une belle défense, il trouva un asile chez les Russes.

Toute la Moldavie resta au pouvoir d'Ismaïl-Pacha, qui fit son entrée à Jassy, le 26 juin, avec 12,500 hommes.

Ici on peut regarder la révolution comme finie dans les deux provinces. Mais alors commence une guerre nouvelle qu'on trouverait plus glorieuse pour les guerriers qui y prirent part, s'il était possible d'en donner les détails. Les capitaines de bandes, Ghiorgaki et Pharmaki, rassemblant les hétairistes et quelques Arnautes échappés à la défaite et aux défections, commencèrent avec eux une campagne de guérillas dans les montagnes, dans les forêts, dans des couvens fortifiés où ils se défendirent en désespérés, comme à l'action du couvent de Slatina (25-26 juillet), où ils tuèrent à l'ennemi quatre fois plus de monde qu'ils n'étaient de combattans; à celle du couvent de Secka (24 septembre), après laquelle, pour contenter une populace furieuse de leur résistance, on fit décapiter des individus sous leurs noms. Enfin telle fut leur intrépidité qu'ils occupèrent toute l'année vingt-cinq à trente mille hommes. D'abord on avait employé à leur poursuite les compagnons de Kaminari-Sawa, qui les avait trahis. Mais soit que l'on soupçonnât celui-ci de vouloir retourner au parti qu'il avait abandonné, soit qu'on voulût punir sa première trahison, on l'attira à Bucharest (19 août), où il fut massacré avec les siens dans la cour du kiaya-bey, exécution atroce qui révolta ceux qui avaient survécu, et jeta dans le parti de la révolte plusieurs bandes qui n'y étaient pas entrées; en sorte que, jusqu'à la fin de l'année, les deux provinces furent le théâtre des dévastations, des brigandages et de la férocité des Turcs asiatiques et des Tartares Zaporeschans, malgré tous les firmans rendus pour les arrêter et les efforts de Salih-Pacha, nommé Seraskier, pacha d'Ismaïl en remplacement du féroce Jussuf, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Patras.

CHAPITRE VII.

Suite de la révolution en Grèce. — Sénat établi à Calamata. — Soulèvement général. — Marine d'Hydra. — Prise d'Athènes. — Combat naval dans le golfe Adramite. — Affaire d'Aywali. — Massacres à Smyrne. — Arrivée de Démétrius Ypsilanti et Cantacuzène à Hydra et en Morée. — Divisions parmi les Grecs. — Armement des Turcs. — Réclamations et notes de l'ambassadeur russe. — Son départ de Constantinople.

Nous n'avons fait, en commençant le recit de l'insurrection de la Morée, qu'en indiquer la cause générale et les premiers effets : il faut en reprendre le récit, en avertissant le lecteur, que dans cette campagne il ne faut pas s'attendre à trouver des opérations militaires faites sur un plan concerté et suivi, ni des batailles rangées, ni des siéges réguliers, comme on en voit dans les guerres modernes de puissance à puissance. Il ne s'agit ici que de soulèvemens de peuplades, réunies par l'ardeur de la vengeance, armées de mauvais fusils, de sabres, de frondes, de bâtons ferrés ou de piques grossièrement fabriquées; leurs combats ne sont que des rencontres, où celui qui disparaît le premier du champ de bataille est censé vaincu jusqu'à ce qu'il y reparaisse en vainqueur; leurs siéges ne sont guère que des blocus entrepris, quittés et repris; c'est une guerre faite sans ordre, sans discipline, sans aucun moyen de l'art militaire, où l'on ne peut saisir que des événemens, des faits isolés pour en composer la masse d'un tableau, bien confus à nos yeux.

A la nouvelle de l'insurrection du Péloponèse, Chourschid-Pacha, chargé de la guerre contre Ali, et dont l'autorité s'étendait, comme Séraskier de Romélie, sur tous les pachalicks de la Grèce, avait pris des dispositions pour en arrêter les progrès, et détaché quelques divisions de son armée devant Janina. L'une, mise sous le commandement de Jussuf-Sélim, ancien bey de Sères, nommé récemment pacha de Négrepont, avait été dirigée par mer sur Patras, où l'on a vu qu'elle était entrée le 15 avril.

C'est le noyau de la résistance que les Turcs ont opposée à la révolte dans l'Achaïe. Une autre division, commandée par Hassan Pliassa, pacha de Bérat, était destinée à défendre l'Acarnanie, aussi menacée par les Souliotes. Omer bey Brioni, fait récemment pacha de Delvino, reçut une autre division de l'Epire, à laquelle il devait joindre les levées de Thessalie, pour défendre cette province contre Odyssée, qui s'y portait avec ses armatolis pour les soulever. Ces deux officiers, tous deux l'année dernière sous les drapeaux d'Ali-Pacha, occupèrent tour à tour l'antique Hellade avec des succès divers. Leur campagne serait la plus intéressante à rapporter, si l'on pouvait en recueillir tous les matériaux.

Mahomet, ancien nazir de Drama, nommé gouverneur de la Morée sous Chourschid, avait ordre de ramasser les forces de la Livadie, d'entrer dans le nord du Péloponèse, tandis que Jussuf-Pacha en soumettrait le midi. Enfin Achmed, pacha de Salonique, était chargé de la défense du golfe, des trois presqu'îles, des positions de Cassandra jusqu'au mont Athos, et de la Macédoine jusqu'au mont Olympe.

Un mois après que l'insurrection eut éclaté dans le Magne, elle s'était étendue dans tout le Péloponèse et dans la Livadie. Les Turcs avaient sur les Grecs l'avantage des armes et des positions militaires. Le clergé grec ne montrait pas partout la même chaleur que le prélat guerrier de Patras; mais à la nouvelle du massacre du patriarche à Constantinople, le soulèvement fut général. Les prêtres, les moines et les évêques, se croyant menacés d'une extermination entière, levèrent l'étendard de la croix, et de toutes parts on débuta par le pillage, le meurtre et tous les excès d'une guerre d'extermination, où l'on ne voit qu'un moyen de salut pour les vaincus, celui de n'en pas attendre.

En Morée, Jussuf-Pacha, retranché à Patras, faisait des courses jusqu'à Corinthe et tenait en échec les insurgés de l'Achaïe et de l'Arcadie. Toutes les villes fermées ou les forteresses étaient au pouvoir des Turcs, qui y avaient retiré leurs familles, leurs munitions, leurs armes et leurs trésors, surtout à Tripolitza, où le Kiaya de Chourschid, plusieurs beys, et cinq à six mille familles

musulmanes s'étaient jetés au commencement de la révolte. Dans quelques villes ouvertes, comme Argos, il s'établit des municipalités ou même des sénats, composés, ainsi que celui de Calamata, de chefs notables ou prélats du pays.

En Epire, en Etolie et en Acarnanie, les Souliotes réussirent, en entrant en campagne, à couper les communications de Choursschid avec ses lieutenans. Les Etoliens, conduits par Jongos, et les Acarnaniens par les frères Hyscos, forcèrent Hassan-Pacha à se renfermer dans Arta, et la place de Salone tomba au pouvoir des insurgés.

En Thessalie, l'archimandrite Anthime Gazis était à la tête de quatre à cinq mille hommes, et de l'autre côté de la péninsule, Athènes voyait une municipalité, sous le nom pompeux d'aréopage, établie dans son sein, dès les premiers jours de mai. Les Turcs, se jugeant trop faibles pour tenir dans la ville, avaient envoyé leurs familles à Négrepont, et s'étaient réfugiés dans l'Acropole. Nous passons rapidement sur la première partie de l'insurrection, dont les récits sont trop confus pour nous y arrêter.

La guerre maritime offre plus d'ordre et plus d'ensemble, parce qu'elle était dirigée par le conseil des navarques, espèce d'amirauté qui mit beaucoup de zèle à l'équipement des flottilles, et même à empêcher la piraterie qui commençait à se faire sous son pavillon. Dans une proclamation publiée à ce sujet, le sénat d'Hydra recommande aux marins la prudence, la concorde et le respect pour les droits des nations, annonçant que « si quelque insensé venait à porter atteinte à la liberté d'un individu ou d'un « bâtiment, soit grec, soit d'une puissance neutre, il serait regardé comme ennemi de la nation et poursuivi comme tel... »

Jusqu'au mois de juin il ne se passa aucun événement maritime important. Samos s'était déclarée, comme plusieurs autres îles, pour l'indépendance. Cette île, peuplée de Grecs cultivateurs au nombre de 30 à 40 mille, n'avait pour la garder qu'un cadi et quelques janissaires, sans artillerie, sans munitions, sans forts. Dès que les Samiens s'insurgèrent, le cadi, les janissaires et les Turcs qui y étaient établis furent massacrés. Ils y exerçaient des vexations

insupportables; la vengeance fut horrible, et c'est la première cause des atrocités commises à Smyrne et sur les côtes de l'Asie mineure. Mais dès-lors les Samiens se préparèrent à repousser les hordes asiatiques si elles se présentaient. Ils établirent un conseil d'anciens pour le gouvernement de l'île; ils envoyèrent des députés à Ipsara; ils en reçurent de l'artillerie; ils fortifièrent le port et la ville de Vathi, et organisèrent à l'européenne un corps de cinq à six mille hommes, que les émigrations de l'Asie mineure ont considérablement augmenté.

L'insurrection embrassait déjà toute la Grèce, et les Turcs n'avaient encore équipé qu'une division de la flotte destinée à la combattre. Cette escadre, mise sous le commandement du contre-amiral Tombek-Zade-Ali-Bey, était forte de deux vaisseaux de ligne, trois grosses frégates, cinq bricks chargés de troupes de débarquement. A la sortie des Dardanelles, le 19 mai, elle trouva une flottille grecque, qui, par la supériorité de sa voilure et de ses manœuvres, put observer sa force sans s'exposer au feu de ses citadelles flottantes. Arrivée au cap Ténédos, elle en rencontra une autre qui se tint éloignée comme la première; mais les Grecs n'avaient pas l'intention d'éviter toujours le combat, quelque inégal qu'il parût; ils s'y étaient préparés; ils avaient converti dix-huit de leurs petits navires en brûlots; ils suivaient la flotte ottomane avec précaution, n'attendant que le moment de la surprendre dans une position favorable à leur plan d'attaque. L'ignorance des marins turcs ne tarda pas à la fournir.

Le 8 juin, comme leur escadre était au mouillage de Mytilène, attendant celle du capitan pacha qui devait la suivre, Tombek-Zade, inquiet de ne pas la voir paraître, ordonna à un vaisseau de 74 de s'avancer vers les Dardanelles pour y prendre des informations sur ce retard, et reconnaître les dispositions de l'ennemi. La flottille grecque en observation le laissa passer jusqu'à ce qu'il fût assez loin de la flotte pour qu'elle ne pût le secourir; ses vaisseaux légers et fins voiliers le suivirent. Arrivés entre Mytilène et Ténédos, ils manœuvrèrent comme pour l'envelopper: effrayé de cette manœuvre, le capitaine turc essaya de s'enfoncer dans les eaux du golfe

Adramite, qui n'a que quelques brasses de profondeur. Il y donna à pleines voiles, et échoua au bout de quelques minutes ; c'est où les Grecs l'attendaient. Dans l'instant, quatre de leurs bâtimens se portèrent sur l'arrière et l'avant du colosse immobile, rendant ainsi ses batteries inutiles, dans le dessein de le forcer à capituler ou de le prendre à l'abordage. Cependant l'équipage du vaisseau turc était plus nombreux que celui de toute l'escadrille. Il supporta avec un courage inouï le feu des Grecs, auquel il ne pouvait répondre ; leurs boulets traversaient le bâtiment dans toute sa longueur. Ils eurent bientôt enfoncé les gaillards et balayé les ponts ; les mâts volaient en éclats, et des monceaux de cadavres couvraient cette masse à moitié ruinée. Dans cette horrible situation, l'équipage turc, à moitié détruit, poussait des hurlemens affreux, et demandait qu'on armât les chaloupes pour se sauver à terre : le capitaine y consentit, et les Turcs se jetèrent pêle-mêle dans les chaloupes au milieu d'une grêle de boulets qui en coulèrent plusieurs à fond. Enfin, de plus de mille hommes qui se trouvaient au commencement de l'action, à peine deux cents en échappèrent, et le malheureux capitaine fut une des victimes. N'ayant pu faire sauter son vaisseau, parce que les poudres étaient mouillées, il jeta dans les ponts des matières combustibles qui le réduisirent en cendres ; en sorte que les Grecs ne purent tirer aucun profit de leur victoire.

Le commandant de l'escadre turque apprenant la nouvelle de ce désastre, au lieu de se mettre en devoir de le venger, ne songea qu'à se sauver ; saisi d'une terreur panique, il regagna en toute hâte les Dardanelles, toujours poursuivi par la flottille grecque, à laquelle il n'osa tirer un coup de canon.

Enhardis par cette honteuse retraite, les Grecs méditaient les entreprises les plus périlleuses. Ils furent bombarder la capitale de Chio, pour punir les habitans de n'avoir pas levé l'étendard de l'insurrection. Ils méditaient une tentative sur Smyrne ; mais, apprenant qu'une garnison turque, envoyée par le pacha de Broussa, occupait Aywali, dont la population grecque s'était réfugiée en partie dans les îles Mosconissi, ils se présentèrent devant ces îles, le 13 juin au matin, avec 70 bâtimens. A leur approche, les

Grecs restés dans la ville voulaient en sortir, et se jetaient en foule dans des barques; le commandant turc s'y opposa, et, ayant reçu quelques renforts, il attendit les Grecs.

En effet, le 15 juin à neuf heures du matin, le canal parut tout couvert de barques armées de canons. Les Turcs, embusqués dans les maisons voisines des quais, voulurent en vain s'opposer au débarquement; les Grecs, protégés par leur artillerie, les en délogèrent. Une action plus terrible s'engagea au milieu de la ville; on se battit corps à corps à coups de baïonnette et de poignard avec une rage féroce : enfin le nombre l'emporta, et les Turcs se retirèrent après avoir mis le feu à la ville.

Quelques heures après, cette cité, qu'on pouvait regarder comme une ancienne colonie grecque, cette Cydonie célèbre par son collége et par le privilége remarquable sur une terre vouée au despotisme, d'être gouvernée par des magistrats (Gerondès) élus dans son sein, et qui comptait plus de 36,000 habitans, était réduite en cendres. Tous ceux qui ne purent trouver asile sur la flotte grecque furent massacrés ou vendus comme esclaves. Dans la nuit même de l'embarquement, les Turcs, revenus avec de nouvelles forces pour piller ce qui avait échappé à l'incendie ou à l'avidité des Grecs, furent taillés en pièces. On calcule qu'ils ont perdu plus de 1500 hommes dans ces affaires.

Les malheureux habitans qui venaient de perdre une patrie ont été transportés à Ipsara, et ensuite répartis, d'après un décret du sénat d'Hydra, dans les autres îles.

Les premières nouvelles de l'insurrection des Grecs, surtout celle de Samos, avaient déjà produit à Smyrne une vive agitation, des excès et des meurtres isolés. Mais l'audace des marins grecs exalta au plus haut dégré le fanatisme des musulmans asiatiques. Dans les premiers jours de juin, la persécution commença par des exactions et des pillages commis en plein jour. Les magasins des Grecs, que la terreur avait fait fermer, furent enfoncés et pillés; les Grecs eux-mêmes furent poursuivis et massacrés dans les rues. Deux mille d'entre eux s'étaient réfugiés dans la maison du consul général de France; d'autres trouvèrent un asile sur la

flotte française qui croisait dans ces parages, et qui fût, toute cette campagne, le refuge des infortunés (1). Ensuite quand on apprit l'embrasement du vaisseau et l'affaire d'Aywali, alors la rage des musulmans éclata par des excès plus horribles. Un bâtiment russe se trouvait dans le port, les Turcs voulurent le visiter, et malgré les protestations du capitaine, on en tira 50 Grecs qui furent mis à mort. Enfin, sans la résistance du consul général, dont la maison était toujours le refuge des proscrits, il ne restait plus un Grec à Smyrne : il vint à bout d'obtenir des mesures sévères contre les assassins; le calme se rétablit encore pour quelques mois, mais à peine la ville était-elle délivrée de la rage du fanatisme, qu'elle fut désolée du fléau de la peste.

Après le combat du 8 juin, seule affaire maritime à remarquer dans cette campagne, l'escadre ottomane, si honteusement mise en fuite, ressortit des Dardanelles dans les premiers jours de juillet avec la flotte du capitan pacha Kara-Ali... Comme elle était dans les parages de Samos, elle y fut suivie par la flottille grecque. Mais, soit que les Grecs n'eussent pas trouvé de position assez favorable pour attaquer avec avantage des bâtimens de haut bord, dont le feu pouvait les couler à fond avant qu'ils pussent se servir de leur petite artillerie; soit que l'amiral turc, chargé de se rejoindre aux vaisseaux attendus d'Egypte et de renforcer les garnisons de la Morée, eût cru devoir remplir avant tout l'objet de sa destination; les uns et les autres s'observèrent sans s'attaquer. La flotte turque cingla vers Rhodes, et l'escadrille grecque, où se manifestaient quelques divisions, rentra dans ses ports après avoir pris quelques bâtimens expédiés des côtes de l'Asie mineure, ce qui a donné lieu aux bruits tant répétés dans les journaux, d'une grande victoire navale remportée par les Grecs au mois de juillet.

---

(1) Nous regrettons de ne pouvoir citer ici une foule de faits honorables au caractère français. Les Grecs n'oublieront pas, outre le nom du consul général, M. David, ceux du capitaine Le Normand de Kergrist et du contre-amiral Halgan. Cette croisière laissera des souvenirs plus glorieux que des conquêtes.

Au reste, la renommée mensongère de ces victoires n'était pas inutile à la cause hellénienne sur le continent, et surtout en Morée, où il arrivait des ports d'Odessa, de Marseille, de Livourne, de Trieste, des munitions, des armes, de l'argent et des volontaires.

Entre les Grecs qui vinrent à cette époque partager les périls de la guerre, on doit citer les jeunes Démétrius Ypsilanti, frère d'Alexandre, et Cantacuzène le cadet. Démétrius, à peine âgé de 22 ans, était parti de Kiow, et s'était embarqué à Trieste. Il débarqua à l'île d'Hydra au commencement de juillet. Il annonça au sénat qu'il avait été chargé par le général en chef, Alexandre Ypsilanti, de se rendre dans la Hellade comme son lieutenant-général, et de prendre le commandement dans le Péloponèse et dans l'ancienne Grèce. Sans oser donner à son frère le titre d'empereur, il avouait hautement de sa part l'intention de relever l'empire grec, où ses ancêtres avaient régné. Dans le besoin qu'on éprouvait d'avoir un chef pour diriger les opérations militaires dans la Morée, et sans doute aussi dans l'attente des triomphes du prince Ypsilanti, dont on ignorait encore les désastres, le sénat d'Hydra, après bien des contestations, consentit à reconnaître le jeune Démétrius comme archistratège du Péloponèse, de l'Archipel et de toutes les provinces délivrées. C'est en cette qualité qu'il adressa (12/24 juillet) aux descendans des Hellènes, une proclamation dans laquelle il exhortait ceux qui avaient pris les armes à persévérer dans la lutte glorieuse où ils étaient entrés, et ceux qui étaient restés oisifs à suivre l'exemple de leurs braves compatriotes, à accourir à la défense de la patrie....

Arrivé dans la Morée, il y trouva les chefs du pays fort divisés entre eux, et surtout peu disposés à lui céder la part de pouvoir qu'ils exerçaient sur la population de leurs districts. Ils agissaient isolément, sans concerter leurs plans ni leurs moyens. Ainsi les Maniotes assiégeaient Monembasie (Napoli di Malvoisie); l'archevêque Germanos avait forcé Jussuf à se renfermer dans Patras; mais ces siéges, comme nous l'avons fait observer, n'étaient que des blocus, où des paysans mal armés venaient autour des remparts, sans ordre, sans discipline, tirer des coups de fu-

sil, presque toujours hors de portée. Ypsilanti porta quelque remède à ce désordre : les petits sénats du Péloponèse commencèrent à s'entendre avec lui, et il prit la direction des opérations militaires autant qu'il était possible de le faire avec des chefs jaloux de leur autorité.

Durant ces querelles et ces transactions, il se passait à l'autre extrémité de la Grèce, des événemens fort importans. Dès le 20 juin, l'insurrection sollicitée par les évêques du pays et les agens d'Hydra avait gagné les péninsules du mont Athos et de Cassandra. Les habitans, au nombre de 40 à 50 mille, mal armés, comme ceux de la Morée, étaient arrivés en dévastant sur leur passage les propriétés des Turcs jusqu'auprès de Salonique (25 juin), dont ils se proposaient de faire le siége. A leur approche, le pacha avait fait armer tous les musulmans, auxquels les Juifs voulurent se joindre, et les insurgés, battus à Galatzista et à Vasilica dans des rencontres meurtrières, avaient été forcés de se retirer derrière les positions et les retranchemens élevés à l'entrée de la péninsule de Cassandra. Mais le pacha de Salonique entreprit en vain de les forcer : il éprouva des pertes considérables sans y parvenir. Cette expédition est remarquable en ce que c'est la première, depuis l'établissement des Turcs en Europe, où l'on ait vu des Juifs combattre dans leurs armées.

Si l'insurrection cassandrienne eût emporté Salonique, c'en était fait des Turcs en Thessalie, où Perrhœos, Odyssée et l'archimandrite Anthime Gazis avaient remporté divers succès sur le pacha de Larisse, assiégé dans sa capitale. Odyssée s'était déjà porté sur le mont Olympe, d'où il appelait les Macédoniens aux armes (21 juillet). Mais les défaites éprouvées par les Cassandriens mirent le pacha de Salonique en état d'envoyer des secours en Thessalie, où Odyssée et les siens furent obligés de se tenir quelque temps sur la défensive.

En Livadie, Mehemet-Pacha avait battu, le 23 juin, un corps d'insurgés, et était rentré après eux dans la ville qu'il avait mise à feu et à sang. Ensuite il fut défait lui-même avec Omer-Brioni, le 27 juin, près de Zeitouni, et le 2 juillet, sur le Sperchius,

défaites qui n'empêchèrent pas Omer-Brioni de se porter sur Athènes, que les Grecs évacuèrent à son approche, sur des bâtimens envoyés d'Hydra.

En Épire, Chourschid-Pacha, qui avait fort affaibli son armée, pour arrêter les progrès de l'insurrection grecque, faisait pourtant lever le blocus de Prévésa, que les Souliotes assiégeaient depuis la mi-juin; mais quelques jours après, attaqué lui-même (28 juillet) près de Besdowno-Powlo, il éprouva un échec qui lui coupa de nouveau ses communications avec Arta. Vers cette époque, les Souliotes, unis à quelques centaines de Parganiotes venus des îles Ioniennes, firent une tentative sur Parga. Ils forcèrent les Turcs à s'enfermer dans la citadelle; ils en ravagèrent le territoire, mais ils n'eurent pas la joie d'arborer l'étendard de la croix sur les remparts de leur patrie.

Ainsi le continent de la Grèce était alors un vaste champ de bataille, où vingt petites peuplades chrétiennes disputaient avec acharnement leurs biens, leurs vies et leur religion, à des ennemis implacables.

Quelques îles de l'Archipel offraient encore un plus affreux tableau. A Cos, à Ténédos, en Chypre, le sang coulait par torrens. Nous ne répéterons pas ces scènes épouvantables dont les détails ont une horrible ressemblance; nous nous bornons à esquisser celles qui ont quelque importance historique.

Il n'y avait pas d'île où la domination musulmane fût plus dure et plus vexatoire pour la population grecque que celle de Candie, ou ancienne Crète. Les chrétiens restés fidèles à leur culte y étaient en butte à des avanies continuelles, surtout de la part des nouveaux musulmans, renégats sans foi et sans pitié... Cependant ils avaient résisté aux insinuations des agens de l'insurrection grecque, envoyés pour les y attirer; ils vivaient tranquilles dans les cités ou dans leurs montagnes, lorsqu'il arriva de Constantinople un ordre de les faire désarmer. Cet ordre, accompagné de la décapitation de l'archevêque de Candie, et de l'arrestation de plusieurs négocians considérés, jeta l'épouvante. Les villes s'y soumirent sans résistance; mais dans la partie septentrionale et dans les montagnes

de l'île, appelées Sphakia, les paysans s'y refusèrent; plusieurs prélats menacés du même traitement, qui s'étaient réfugiés dans ces montagnes, en descendirent portant la croix à la tête de 16,000 Sphakiotes, qui proclamèrent l'indépendance de la Crète, imposèrent des contributions énormes sur les musulmans, dont ils prirent les femmes et les enfans qu'ils envoyèrent en otage dans leurs montagnes. Quelques-uns de ces feudataires, musulmans depuis la conquête, appelés *Zaïms* ou *Timariotes*, qui n'avaient pas voulu désarmer leurs paysans (entre autres un des chefs de la famille des Choumourlides), se déclarèrent en faveur des Sphakiotes, revinrent à la foi chrétienne, et tous ensemble marchèrent droit à la Canée. Après un combat sanglant, livré à deux lieues de cette ville, le pacha fut contraint de s'enfermer dans la place, et les musulmans échappés à leur déroute mirent en pièces les chrétiens qui y restaient encore.

Tant de désastreuses nouvelles portées successivement à Constantinople y entretenaient dans toutes les classes, même dans les relations diplomatiques, une agitation dont il faut un peu considérer les effets.

Ce fut surtout à la nouvelle de la défaite ou de la fuite de la flotte ottomane et de l'affaire d'Aywali, que la rage du peuple, des janissaires, et surtout des troupes arrivées d'Asie, éclata de la manière la plus furieuse. Alors les églises chrétiennes qui restaient dans la capitale furent toutes profanées, rasées et détruites. D'abord les Grecs qui osèrent se montrer dans les rues furent massacrés; ensuite, sur la dénonciation des juifs, on les alla chercher jusque dans leurs maisons, et grand nombre d'entre eux furent décapités à leurs portes, pendus à leurs fenêtres et noyés dans le Bosphore : on a vu des femmes et des enfans des meilleures familles du Fanar vendus en plein marché. Constantinople fut pendant tout le mois de juin, et jusqu'au 2 juillet, un théâtre de désordres, d'excès et d'horreurs de tout genre, excès sans doute exagérés ou atténués par l'esprit de parti, mais que l'histoire ne peut ni omettre, ni révoquer en doute.

Enfin sur les représentations réitérées des ministres de Russie,

d'Angleterre et d'Autriche, après les scènes horribles du 27 juillet, le lendemain de la fête du Bayram, la police turque prit des mesures énergiques pour la dispersion des rassemblemens populaires, le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité. Il parut (le 5) un hatti shérif, publié dans les rues et dans les mosquées, pour interdire le port d'armes aux enfans, aux portefaix, aux journaliers, à tous les gens de la lie du peuple, et faire rentrer les soldats et janissaires dans leurs quartiers; et ces mesures exécutées avec fermeté, regardées comme une révocation de l'appel général aux armes, rétablirent dans la capitale un peu de calme et de sécurité. Mais, comme pour donner une dernière satisfaction à la haine qui poursuivait les Grecs, le grand-seigneur fit arrêter le nouvel hospodar de la Valachie, Charles Callimachi, et il fut transporté avec toute sa famille à Boly près de Broussa (le 9 juillet), où ce malheureux prince a bientôt terminé sa carrière.

A la suite de plusieurs conférences et de notes échangées entre la légation russe et le Reiss-Effendi, M. le baron de Strogonoff, toujours renfermé à Buyukdéré, où il semblait être gardé à vue, remit, le 6 (18) juillet, une dernière note où, rappelant les traités de Kainardgy et de Bucharest, en vertu desquels la Russie était autorisée à exercer un droit de protection dans les provinces de Valachie et de Moldavie, le ministre russe établissait une série de conditions dont voici la substance :

« Que les églises détruites ou pillées soient remises sur-le-champ en état de servir à leur sainte destination; que S. H., en rendant à la religion chrétienne ses prérogatives, en lui accordant la même protection que par le passé, en lui garantissant son inviolabilité à l'avenir, s'efforce de consoler l'Europe du supplice du patriarche de Constantinople, et des profanations qui ont suivi sa mort; qu'une sage et équitable distinction s'établisse entre les auteurs des troubles, les hommes qui y prennent part, et ceux que leur innocence doit mettre à l'abri de la sévérité du divan; qu'à cet effet on ouvre un avenir de paix et de tranquillité aux Grecs qui seront restés soumis ou qui se soumettront dans un délai donné, et qu'en tout état de choses, on se ménage les moyens de distinguer les innocens des coupables. — Que si le gouvernement turc témoignait, contre toute attente, que c'est par suite d'un plan librement arrêté qu'il prend les mesures touchant lesquelles le soussigné lui a déjà exposé l'opinion de son auguste maître, il ne resterait à l'empereur qu'à déclarer, dès à présent, à la Sublime-Porte, qu'elle se constitue en état d'hostilité ouverte contre le monde chrétien; qu'elle légitime la défense des Grecs,

qui, dès-lors, combattraient uniquement pour se soustraire à une perte inévitable, et que, vu le caractère de cette lutte, la Russie se trouverait dans la stricte obligation de leur offrir asile, parce qu'ils seraient persécutés; protection, parce qu'elle en aurait le droit; assistance conjointement avec toute la chrétienté, parce qu'elle ne pourrait pas livrer ses frères de religion à la merci d'un aveugle fanatisme.

Telles étaient les conditions, et les seules auxquelles, suivant le texte de la note russe, la sublime Porte pouvait éviter une ruine totale, et M. le baron de Strogonoff ne lui laissait qu'un délai de huit jours pour y répondre, annonçant que dans toute autre alternative, soit en cas de refus, soit en cas de silence, il quitterait immédiatement Constantinople avec toute la légation russe.

Comme on connaît le cabinet ottoman, son orgueil dut être vivement blessé des formes et du fond de cette note; et pendant plusieurs jours en effet, malgré les instances de l'internonce autrichien et de l'ambassadeur anglais, au milieu des agitations et des excès qui recommencèrent, il refusa toute réponse. Enfin, deux jours après le délai fixé, M. le baron de Strogonoff, ne la voyant pas arriver, et apercevant des dispositions peu favorables à son égard, fit notifier au Reiss-Effendi que sa mission était terminée, et lui demanda des passeports pour lui et les personnes de sa légation. D'abord le Reiss-Effendi avait déclaré qu'il n'en serait pas délivré, et l'on crut que, suivant l'ancien usage, le ministre russe déjà gardé à vue par des janissaires, allait être envoyé aux sept tours: les bandes asiatiques le demandaient; mais soit par réflexion sur la différence des circonstances, soit par l'effet des représentations des autres ministres, les passeports furent enfin délivrés, et, le 31 juillet après midi, M. le baron de Strogonoff s'embarqua sur un bâtiment préparé pour le recevoir, mit à la voile pour Odessa, emmenant avec lui sa légation et plusieurs familles grecques qui ne pouvaient plus rester en sûreté à Constantinople.

Toutefois, avant que le bâtiment mît à la voile, le Reiss-Effendi avait envoyé au ministre russe une réponse à la note, mais comme elle lui était arrivée après le délai expiré, S. Exc.

déclara qu'elle ne pouvait plus la recevoir, et qu'on devait l'envoyer directement à Saint-Pétersbourg. La note fut donc remise à l'ambassadeur anglais, qui se chargea de la faire parvenir à sa destination; et de son côté, la Porte envoya un duplicata au cabinet russe, en y joignant des plaintes sur la conduite du baron de Strogonoff.

Dans cette réponse, datée du 26 juillet, jour où expirait le délai donné par la note russe, la sublime Porte protestait de son désir de conserver la paix, de son intention d'exécuter religieusement les traités; mais elle répliquait, relativement aux événemens dont il est question dans la note russe,

« Que tous les individus punis à la suite de l'insurrection, et surtout le patriarche grec et autres prélats, n'avaient subi que la peine qu'ils avaient méritée, d'après le droit que tout gouvernement a de faire arrêter et punir sans miséricorde, sans distinction de religion ou de condition, de pareils malfaiteurs, afin de maintenir le bon ordre dans ses Etats et parmi le peuple;

« Que les insultes faites à quelques églises grecques n'étaient que des désordres commis par des réprouvés de la lie du peuple;

« Que l'adoption de la vie des camps au lieu de celle des villes, et l'armement général de la nation musulmane, n'étaient que des mesures indispensables pour le maintien du bon ordre intérieur, et ne regardait en rien les puissances amies, ni les diverses classes des rajas non coupables....;

« Que les instructions données au commandant des troupes envoyées par la Sublime-Porte en Valachie et en Moldavie, n'avaient d'autre but que de réduire les rebelles et d'en purger ces provinces, dont on ne voulait ni changer l'ordre, ni abolir les priviléges;

« Qu'aussitôt que la tranquillité y aurait été rétablie; que le ci-devant prince de Moldavie, Michel Suzzo et ses adhérens qui se sont évadés avec lui, ainsi que ceux des scélérats qui auront pu s'enfuir sur le territoire russe ou autrichien, auraient été remis au gouvernement turc, ou bien publiquement punis sur les lieux mêmes où ils ont été saisis, la sublime Porte procéderait immédiatement à l'installation des Wayvodes (hospodars), et mettrait le plus grand soin à faire observer les anciennes conventions, et à maintenir les priviléges des deux provinces, comme par le passé. »

Après plusieurs autres explications, sur les procédés de M. de Strogonoff, sur la situation politique des Grecs sujets de l'empire ottoman, sur la protection et les priviléges dont ils jouissaient, sur la trahison du patriarche et la conjuration qui tendait à organiser une révolution générale, la note ottomane rappelait qu'à

la demande déjà faite, elle avait accordé des rescrits de grâce et la permission de relever les églises chrétiennes, et en insistant sur l'extradition ou la punition exemplaire des transfuges, elle promettait de nouveau l'exécution franche et complète des traités. (*Voy.* l'Appendice.)

Tout le temps que cette négociation avait duré, Constantinople, et surtout le quartier du Fanar et le faubourg de Péra même, où résident les légations européennes, étaient dans la plus vive appréhension d'un soulèvement général. Les bandes asiatiques et les janissaires parcouraient les rues armés, et menaçaient les Grecs d'une extermination générale. Mais, comme nous l'avons dit, les familles les plus distinguées, les plus odieuses au peuple, avaient trouvé à bord d'un bâtiment de l'ambassadeur russe, ou dans les légations européennes un refuge assuré; et d'ailleurs l'assurance qui fut bientôt répandue que les ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre continueraient les négociations, ramena le calme. Lord Strangford obtint des satisfactions qui avaient été refusées au ministre russe, la levée de l'embargo mis sur les bâtimens russes, la grâce de Danési, qui fut seulement exilé, et une amnistie générale pour les Grecs qui voudraient se soumettre. Ils en étaient bien éloignés, la guerre se poursuivait avec plus d'acharnement que jamais sur tous les points.

CHAPITRE VIII.

Suite des opérations militaires des Turcs et des Grecs. — Prise de Monembasie et de Navarins. — Violation des capitulations. — Retraite d'Ypsilanti. — Résolutions prises à Hydra. — Nouveau gouvernement en Morée. — Combats à Livadie, aux Thermopyles et en Epire. — Siége et prise de Tripolitza. — Effets de cette conquête. — Opérations de la flotte ottomane. — Situation des îles de l'Archipel. — Reprise des négociations à Constantinople. — Nouvelle d'une incursion des Persans sur le territoire ottoman. — Fin de la campagne. — Attaque et prise de Cassandra. — Capitulation du mont Athos. — Siéges en Livadie et en Morée. — Prise du fort de Litharitza par Chourschid-Pacha, et d'Arta par les Souliotes. — Reprise par Omer-Brioni-Bey. — Tableau général de la Grèce dans sa révolution. — Etat de son armée, de sa marine et de son administration. — Troubles à Constantinople. — Réponse à l'*ultimatum* russe. — Objet de la médiation de l'Angleterre et de l'Autriche entre la Russie et la Porte ottomane.

Depuis le commencement de l'insurrection de la Morée, les Turcs de Monembasie (Napoli de Malvoisie) s'étaient renfermés dans la citadelle, où ils étaient étroitement bloqués par les Maniotes et les bâtimens d'Hydra. Les assiégeans, irrités de leur longue et courageuse résistance, conduisaient chaque jour à la vue des remparts des musulmans auxquels ils faisaient souffrir mille tourmens avant de les mettre à mort. Mais ces cruautés redoublaient l'ardeur des assiégés. En proie à la plus horrible famine, après s'être alimentés pendant quelque temps de la chair de leurs animaux domestiques, ils furent réduits à se nourrir des plus vils alimens, résolus de mourir plutôt que de se rendre. Au bout de quelques semaines de cette affreuse situation, Cantacuzène, arrivant sous leurs murs (3 août), leur offrit une capitulation d'après laquelle ils devaient être transportés, hommes, femmes, enfans, et ce qu'ils pourraient emporter de leurs richesses, dans l'île de Chio. Rassurés à la vue de l'uniforme russe, ils l'acceptèrent et remirent la place. Mais une fois embarqués, on les jeta dans l'île

de Cassonissi, où ils auraient été dépouillés et massacrés sans l'intervention du consul français (M. Bomfort), qui leur sauva la vie en les emmenant à Scala-Nuova. Quelques jours après, le fort de Navarins, réduit aux mêmes extrémités, ouvrit ses portes au prince Démétrius Ypsilanti, en vertu d'une capitulation qui leur garantissait la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés. Mais au moment de la remise de la place, les soldats, et même des officiers trompés dans leurs espérances de pillage, se révoltèrent contre leur chef, dépouillèrent les Turcs, en égorgèrent plusieurs, en retinrent d'autres en otage, et laissèrent, à leur grand regret, embarquer le reste, qui fut dirigé sur Candie.

Indigné de ces cruautés, atroces représailles des horreurs commises par les Turcs, fatigué de l'indiscipline des soldats et des dégoûts continuels qu'il éprouvait de la part des autorités du pays, Démétrius-Ypsilanti quitta le commandement, se rendit à Calamata, d'où il publia une proclamation portant, qu'après les événemens qui venaient de déshonorer l'armée grecque, il abandonnait le Péloponèse avec la ferme résolution de n'y pas revenir que tous les chefs ne se déclarassent disposés à se réunir en assemblée, dans une ville sûre, afin de s'accorder sur les moyens de délivrer la patrie, et de lui donner (à lui Démétrius-Ypsilanti) le pouvoir nécessaire pour punir désormais ceux qui se rendraient coupables d'insubordination.

La menace de sa retraite, annoncée avec fermeté, fit sur l'esprit des chefs et des insurgés l'impression qu'il en avait attendue. Ils conçurent que l'anarchie allait les livrer sans défense au glaive des Turcs, et le sénat de Calamata envoya à celui d'Hydra une députation pour délibérer ensemble des moyens de rétablir l'ordre. On parvint à s'entendre. Il fut résolu que les trois îles seraient réunies sous le même gouvernement que la Morée, et qu'il serait formé un congrès composé des députés de toute la Grèce. C'est à dater de cette époque qu'on voit poindre un peu d'ordre et d'harmonie dans les opérations de la fédération hellénique. Le sénat du Péloponèse se constitua le 1er septembre à Calamata; il

donna des pouvoirs aux généraux qui commandaient sur divers points, et il envoya des invitations à toutes les provinces grecques de nommer des députés pour en former le congrès général.

Tandis que ces événemens se passaient en Morée, le pacha de Salonique ayant reçu des renforts considérables en troupes asiatiques, en retenait une partie pour une nouvelle expédition qu'il méditait contre Cassandra, et il envoyait le reste en Thessalie.

Cette nouvelle armée, commandée par quatre pachas, traversa presque sans résistance la Macédoine et la Thessalie maritime. Les insurgés se replièrent devant elle jusqu'au passage des Thermopyles, où elle arriva le 4 septembre, et trouva les Grecs décidés à le défendre.

Odyssée s'y était porté. Le 5 septembre, deux heures après le lever du soleil, les Turcs se présentèrent pour forcer le passage, sous le feu de la mousqueterie des Grecs, embusqués en guérillas sur les croupes et dans les défilés. Leur opiniâtreté était soutenue par des troupes fraîches qui, se poussant toujours en avant, empêchaient les autres de reculer en leur fermant le passage. Ils y perdirent beaucoup de monde. Enfin l'un des chefs grecs, Pallascas, étant tombé sur eux à la tête de quatre cents guérillas, les musulmans se retirèrent en désordre, laissant dans les défilés, environ douze cents morts, et au pouvoir des Grecs trois cents chariots chargés de munitions et de vivres, sept pièces de canon, dix-sept enseignes, et presque tous leurs bagages. Dans leur retraite, ils furent de nouveau battus à Zeitouni, où ils perdirent trois à quatre cents hommes, cinq cents chevaux et quelques pièces d'artillerie.

En Epire, Chourschid-Pacha s'était borné presque tout l'été à bloquer étroitement Ali, lui faisant quelquefois des propositions de paix, à la sincérité desquelles Ali ne croyait pas. Mais ayant enfin reçu sept à huit mille hommes de renfort du pacha de Scodra, Chourschid fit au commencement de septembre une attaque sur les Souliotes qui occupaient Placa, position forte sur les basses chaînes du Pinde, à quelques lieues de Janina. Il y éprouva un échec considérable, à la suite duquel les Souliotes s'emparèrent

du fort des Cinq-Puits (*cinque Pozzi*) et coupèrent les communications de Chourschid avec Arta, où Hassan Pliassa et Pascho-Bey s'étaient enfermés.

Alors arrivait du Péloponèse à Souli le prince Alexandre Mavro-Cordato, issu d'une ancienne famille grecque qui a donné des souverains à la Valachie et à la Moldavie. Il était chargé par le sénat de la Morée d'organiser le gouvernement de l'Etolie, de l'Acarnanie et de l'Epire. Sa mission eut le plus heureux succès. Il se forma sous sa présidence, d'abord à Souli, puis à Vrachori, un sénat composé de prélats et chefs des trois provinces, Etoliens et Souliotes. On y vit même figurer un député des Toxides, de la tribu d'Ali.

De son côté, Démétrius Ypsilanti, mettant à profit les dispositions du sénat péloponésien, avait fait commencer le siége de Tripolitza, événement le plus important de la campagne dans la Morée. Là se trouvait, comme on l'a dit, Nazir-Bey, kiaya ou lieutenant du pacha Chourschid, avec une bonne garnison, et une popopulation composée de familles turques réfugiées de tous les environs, évaluée à trente-six mille individus. La place, entourée de fossés, avait un mur d'enceinte flanqué de tours, et fortifié de quelques retranchemens intérieurs et de maisons crénelées. C'en était assez pour arrêter long-temps une armée dénuée des moyens et des procédés de l'art pour faire un siége régulier.

L'armée grecque, forte de quinze à vingt mille hommes, Maniotes, Hydriotes, Argiens, était commandée par Pierre Mavro-Michale et Colokotroni, sous les ordres de Démétrius Ypsilanti, qui s'en absentait souvent pour se porter, tantôt à l'isthme de Corinthe, menacé par Mehemet-Pacha, tantôt sur Patras, d'où Jussuf faisait des sorties fréquentes et souvent heureuses.

Après plusieurs semaines d'un siége fait et soutenu avec un courage égal, on parlait de rendre la place par capitulation, lorsque la nouvelle de l'apparition de la flotte ottomane dans les parages du Péloponèse et l'espérance des secours qu'elle apportait rendirent le courage aux musulmans. Alors, pour mettre la garnison dans la nécessité de se défendre à toute extrémité, les chefs

firent massacrer environ quatre-vingts Grecs ecclésiastiques ou principaux habitans du pays retenus en otage. L'imagination des soldats ainsi exaltée par la terreur de la vengeance des chrétiens, le siége fut repris avec plus d'acharnement que jamais. Enfin le 23 septembre (5 octobre), le capitaine parganiote Képhalas, apercevant qu'une partie des remparts, dont la garde était confiée aux Albanais, était négligemment gardée (on a dit que c'était une trahison ménagée de longue main avec les Albanais), y fait appliquer les échelles, escalade le mur avec quelques intrépides soldats, s'empare d'une tour, y plante le *labarum*, et, bientôt, secouru de quelques canonniers hydriotes, en tourne les pièces sur la ville. A la vue du *labarum* flottant sur cette tour, au bruit du canon qui battait l'intérieur de la place, le général Pierre Mavro-Michale, qui commandait du côté opposé de la ville, monte à l'assaut à la tête de ses Maniotes; Colokotroni en fait autant. Les Turcs, repoussés de la première enceinte, se renferment dans les retranchemens intérieurs avec leurs familles, et de leurs maisons crénelées ils continuent à se défendre. Les Maniotes y mettent le feu; toute la nuit on se bat à la lueur de l'incendie. Là, des milliers de femmes et d'enfans se font tuer à côté de leurs frères, de leurs époux et de leurs pères. Le lendemain, le combat continua de rue en rue au milieu des décombres. Le kiaya-bey offrit enfin de se rendre, en demandant qu'on lui fît grâce de la vie pour lui et les siens, et qu'on respectât les femmes turques réfugiées dans le harem du Pacha : on le promit. Les postes encore défendus furent remis aux Grecs; mais dans un accès de fureur excitée par une résistance si acharnée, ou parce qu'on ne trouva aucun des Grecs qui avaient été pris comme otages le massacre recommença, et la plupart des Turcs, qui se reposaient sur la foi de la capitulation, furent impitoyablement égorgés sans distinction d'âge et de sexe.... La plume se refuse à décrire les horreurs qu'on en a racontées, tristes représailles d'une guerre dont nulle autre ne peut donner l'idée. Il y périt plus de huit mille musulmans.

Au milieu des désordres, il est pourtant juste de remarquer que la fureur du soldat respecta le harem du pacha, la vie du kiaya-

bey, qui fut traité avec distinction, et celle du bey de Corinthe, dont on espérait l'entremise pour la reddition de l'Acropole de Corinthe. Un officier anglais, débarqué le 7 août sur un bâtiment chargé de munitions, et qui avait embrassé la cause hellénique avec ardeur, M. Gordon, fut nommé gouverneur de Tripolitza et chef de l'état-major d'Ypsilanti. Mais soit qu'il eût été révolté des horreurs commises dans cette place, soit par des raisons secrètes, il abandonna peu après le pays et la cause.

Quoiqu'il soit resté de cette affaire une tache indélébile sur la nation qui préludait par tant d'atrocités à l'établissement de son indépendance, la prise de Tripolitza n'en était pas moins un succès important. On y trouva des armes, des munitions et une somme considérable en piastres turques, provenant des caisses de plusieurs pachas qui avaient transporté leurs trésors dans cette place au moment de l'insurrection; précieuse ressource, dans l'impossibilité où l'on était d'établir un système quelconque d'impôts, et de faire face aux dépenses de l'armée autrement qu'avec des dons volontaires ou les produits du pillage. Alors Tripolitza devint le centre des opérations et le siége du gouvernement.

A la suite de cette conquête, l'armée fut envoyée, partie au siége de l'Acropole de Corinthe, déjà formé par les Argiens, et qui fut emportée ou livrée par le bey au mois de novembre; partie devant Patras, où Jussuf-Sélim avait battu plusieurs fois les Achaïens de l'archevêque Germanos, et qui venait de recevoir des renforts débarqués par la flotte ottomane.

On se rappelle que cette flotte, commandée par l'amiral Kara-Ali, sortie des Dardanelles au commencement de juillet, qui resta si long-temps dans les eaux de Samos, en présence des insurgés sans que les uns ni les autres osassent hasarder les chances d'un combat, avait ensuite cinglé vers Rhodes, où elle trouva (4 août) l'escadre envoyée par le pacha d'Egypte. Avec ce renfort de quinze à vingt bâtimens, et celui des bâtimens de Tunis et d'Alger, qui portèrent la flotte ottomane à trente-cinq voiles, Kara-Ali ravitailla les places de la Morée encore occupées par les Turcs. Il dégagea l'escadre du capitan-bey dans la rade de Prévésa, et pénétra

dans le golfe de Lépante, où, après avoir pris et incendié la ville de Galaxidi (1-2 octobre), il ramena en triomphe une trentaine de petits navires grecs.

A son retour, il fut harcelé par la flottille grecque dans la mer Ionienne. Un brick turc, poursuivi et jeté par le vent sur la côte de Zante, y causa une espèce d'insurrection de la part des habitans, qui, toujours plein de zèle pour la cause grecque, voulaient attaquer le brick turc. Des soldats anglais furent envoyés pour faire respecter la neutralité sévèrement recommandée par le haut commissaire; il en résulta un combat où les soldats anglais perdirent quelques hommes, et à la suite duquel des paysans ioniens furent pendus, le reste désarmé et livré à la rigueur d'une occupation militaire.

Enfin, après avoir tenu la mer pendant quatre mois, l'amiral turc, Kara-Ali, rentra (le 22 octobre) dans les Dardanelles sans éprouver d'échec, mais aussi sans avoir fait d'autre opération que de ravitailler les places de la Morée, sans avoir même tenté la réduction de Samos, qui paraissait être le but principal de son expédition.

Les îles de l'Archipel et la côte d'Asie étaient presque toutes, excepté Chio, en proie au feu de la révolte ou à la rage frénétique des musulmans. En Chypre, quoiqu'il n'existât pas le moindre indice d'une insurrection, et après que le désarmement général des Grecs eut été opéré (en novembre), soit par un instinct, soit en vertu d'un ordre secret, la populace musulmane de Larnica, s'étant soulevée, massacra l'archevêque, plusieurs prélats, et presque tous les Grecs de la ville. A Smyrne, à la nouvelle de l'insurrection de Candie, les désordres recommencèrent. Une troupe de Turcs candiotes y tenait la population grecque dans la terreur d'une extermination générale... Les consuls européens dans cette résidence (2 novembre) présentèrent au pacha Hassan et au divan une note où ils se plaignirent fortement des massacres qui se commettaient depuis un mois dans le quartier franc, malgré les ordres formels du grand-seigneur. Ils attribuaient ces fureurs à l'ivresse, à l'ouverture des tavernes, où les soldats et la populace

turque allaient mutuellement s'exciter à la vengeance... Ils obtinrent enfin que le quartier franc serait évacué par les Turcs; que ceux qui provoqueraient les francs seraient exilés ou arrêtés; que les cafés et billards seraient fermés, et que les soldats candiotes sortiraient de la ville, en s'engageant de leur côté à ordonner aux Francs de ne plus porter leurs armes d'une manière ostensible, afin d'éviter toute provocation et toute défiance, et à faire embarquer les sujets suspects de leurs nations respectives. D'après ces mesures conciliatoires, l'ordre n'a plus été troublé, mais en quelques jours qui avaient précédé cette espèce de trève, il y avait eu plus de mille chrétiens massacrés, et le nombre en eût été plus considérable s'ils n'eussent été recueillis chez le consul général de France et sur la flotte française, qui, pendant toute la durée des désordres, resta à l'ancre ou en croisière sur ces parages.

A Constantinople aussi, quoiqu'après le départ de M. le baron de Strogonoff, toute espérance d'accommodement semblât perdue, l'ambassadeur anglais, l'internonce autrichien et le chargé d'affaires de France, ne cessaient de représenter à la Porte la nécessité d'adopter un système plus modéré à l'égard des Grecs. La sublime Porte, cédant à leurs instances, publia une nouvelle amnistie; elle fit même faire au gouvernement d'Hydra des propositions qu'il rejeta. Elle destitua le seraskier Jussuf-Pacha d'Ibraïl, en remplacement duquel elle envoya Salih-Pacha avec les ordres les plus sévères pour contenir la férocité et les brigandages des Asiatiques.... Mais en même-temps elle sévissait avec rigueur contre ceux qui étaient pris les armes à la main, ou même qui étaient soupçonnés d'entretenir des intrigues avec les rebelles; elle ordonnait au nouveau patriarche de remettre au gouvernement une liste exacte de tous les Grecs habitant la capitale avec leurs familles; elle pressait l'arrivée des troupes asiatiques et les préparatifs de guerre. Un nouvel hatti-schériff, qui n'a pas été publié dans la capitale, grâce aux instances des négociateurs, avait été rendu le 20 septembre pour l'armement des musulmans. Il eut des suites terribles dans les provinces, et plusieurs incendies qui eurent alors lieu à Constantinople manifestèrent le mécontentement que la populace avait de ne pas pouvoir satisfaire sa fureur.

Cependant l'empereur Alexandre, avant d'en venir aux hostilités, avait fait communiquer aux cabinets des grandes puissances de l'Europe une note rédigée en forme de circulaire, où son cabinet faisait d'abord observer qu'il ne s'était jamais trouvé dans une position plus favorable qu'aujourd'hui pour obtenir, par une guerre avec la Porte ottomane, l'accomplissement des conditions proposées par lui au Divan. Ensuite on y ajoutait que S. M. I., n'ayant rien tant à cœur que la pacification de l'Europe, était disposée à faire pour la conservation de la paix les plus grands sacrifices, supposé que les cabinets européens trouvassent dans leur sagesse des moyens efficaces pour obtenir de la Porte ottomane des garanties indispensables pour mettre les chrétiens de la Turquie à l'abri d'une répétition des scènes violentes dont ils avaient été victimes : et telle étant la disposition de S. M. I., « les cours de l'Europe étaient priées d'aviser incessamment aux moyens propres à atteindre le but désiré, et de la dispenser ainsi de la nécessité d'obtenir par la force des armes l'accomplissement des conditions que l'honneur de la couronne, le maintien des traités, la protection de la religion chrétienne et l'humanité lui ont fait un devoir d'exiger de la Porte.... »

Cette note fut l'objet d'une délibération importante dans le cabinet de Vienne, et ensuite du voyage du prince de Metternich à Hanovre. Dans la situation actuelle de l'Europe, dans la crainte des révolutions et d'une guerre dont on ne pouvait calculer les suites pour l'ordre social et pour l'équilibre politique, l'intérêt de l'Autriche et de l'Angleterre n'était pas douteux. Il paraît aussi que dans les conférences d'Hanovre, leurs ministres (le prince de Metternich et le marquis de Londonderry) se sont pleinement accordés dans leur manière d'envisager l'état de l'Europe et la situation compliquée de l'empire ottoman, et dans les moyens et les démarches à tenter pour satisfaire aux vœux de la cour de Pétersbourg, dans le but d'ôter à celle-ci tout prétexte d'une rupture éventuelle avec la Porte.

Alors même qu'on délibérait dans les conférences d'Hanovre sur les moyens de prévenir cette guerre si menaçante, le 19 octo-

bre, arrivait à Constantinople une nouvelle note russe en réplique à la note turque du 28 juillet. On y renouvelait les demandes contenues dans celle du baron de Strogonoff sur l'exécution des traités précédens, l'établissement et la garantie des Grecs non coupables, la reconstruction des églises, l'évacuation immédiate des provinces de Valachie et de Moldavie, la nomination des hospodars, etc.... Elle fut dans le divan l'objet de délibérations fort animées, et dans le public le sujet de grandes agitations.... Tout à coup, avant qu'on eût obtenu de réponse définitive, le 1er novembre, le Reiss-Effendi Hamed-Bey fut destitué et exilé à Siwas, et peu de jours après transporté en Asie. Sa destitution, attribuée à l'influence de lord Strangford, et la nomination de son successeur Sadik-Effendi, ancien sous-secrétaire au même département, homme d'un caractère modéré, parurent favorables au maintien de la paix.

Dans l'exaltation ou étaient le peuple, les janissaires, les troupes d'Asie, et même les étudians (*Softas*), on leur donna, comme assorti à leurs goûts, le spectacle de plusieurs exécutions de Grecs insurgés faits prisonniers en Valachie. Le capitaine Pharmaki, pris au couvent de Secka après des prodiges de valeur, était de ce nombre. On fit exposer aux portes du sérail les têtes des deux fils d'Ali-Pacha (Mouktar et Véli) et celle de Janko Callimachi, décapité à Césarée, comme convaincu de trahison; exécution dont la nouvelle fit une telle impression sur son frère l'hospodar, qu'il en est mort sur-le-champ, frappé d'apoplexie.

Au milieu des désordres dont la capitale de l'empire était le théâtre, arriva la nouvelle d'une attaque des Wéchabites, qui menaçaient les villes saintes de Médine et de la Mecque, celle d'une insurrection des Druzzes du Liban et des Maronites du mont Carmel, qui n'eut pas de suite, et celle d'une invasion des Persans, dont on ne sait encore bien ni la cause, ni les détails.

Cette guerre avait commencé par une incursion des Kurdes, à laquelle on ne fit pas grande attention, qu'on ne regarda d'abord que comme une de ces expéditions de brigands assez ordinaires à ces peuples, et contre lesquelles les pachas de Bagdad et de Wan

envoyèrent quelques troupes qui les repoussèrent. Mais ils étaient appuyés par le prince de Kermantschah, Mohammed Ali-Mirza, fils aîné du schah de Perse, qui s'avançait avec un corps considérable. Il entra dans l'Arménie, marcha sur Erzerum, publiant contre la Porte un manifeste où il traitait sa hautesse de *schiz* (hérétique), ennemi du kalife Ali, seul successeur légitime du prophète. Sur les premiers rapports parvenus à la Porte au sujet de cette invasion, des ministres étrangers se flattèrent que le prince Mohammed-Ali, ennemi acharné des Turcs, pouvait l'avoir fait sans autorisation, par suite d'une jalousie contre son frère cadet, destiné au trône, et dans le but de se faire un royaume particulier de l'Arménie et des provinces qu'il pourrait arracher au grand-seigneur. Aussi la Porte et même l'ambassadeur anglais Strangford envoyèrent des courriers tartares et des agens secrets, chargés de savoir à Téhéran le sentiment du schah sur l'entreprise de son fils. Mais en attendant, on prit les mesures les plus rigoureuses contre les sujets de la Perse séjournant par hasard ou pour affaires de commerce à Constantinople; on fit séquestrer leurs biens ou marchandises; on les jeta en prison, on publia le firman de déclaration de guerre (le 15 novembre); on envoya trente Capidschi-Bachi pour faire lever toute la population turque de l'Asie contre les Persans, et la haine qui règne entre les deux sectes se ranima plus furieuse que jamais.

Au demeurant, cette guerre, attribuée par le peuple aux intrigues des Grecs ou de la Russie, n'eut pas cette année d'autres suites que la prise de quelques places, telles que Kars, et Toprah-Kaleh sur le Tigre. Les opérations furent arrêtées par la perte du prince Mohammed-Ali-Mirza, qui est mort, à la fin de l'année, du *cholera morbus*, qui désolait alors la province de Bagdad.

Ainsi l'empire ottoman était attaqué dans son sein et sur toutes ses frontières, et au milieu de tant d'attaques et d'embarras, il montrait dans ses mesures contre ses ennemis, contre les rebelles, une inflexible fermeté.

Sur la fin de cette campagne, les deux parties belligérantes eurent des succès et des revers... A Salonique, le nouveau pacha

Abdul-Kabul-Mohammed, voulant réparer les échecs essuyés par son prédécesseur (28 août-20 octobre) devant les retranchemens de Cassandra, ayant appris que la division s'était mise parmi les Grecs, et que les soldats albanais s'en étaient retirés, s'y présenta le 11 novembre avec des forces considérables. Au signal donné par une bombe, ses hordes asiatiques, quoique peu habituées à soutenir les dangers d'un assaut, excitées par la présence du pacha, se jetèrent dans le fossé, escaladèrent les murs et les tours en si grand nombre, avec tant d'impétuosité, qu'ils se trouvèrent maîtres des ouvrages avant que les Grecs déconcertés eussent pu se mettre en défense. Alors ce ne fut plus qu'un carnage où la bravoure fut obligée de céder à la supériorité du nombre. Trois mille Grecs furent massacrés : les femmes et les enfans, au nombre de dix mille, furent vendus à vil prix au marché de Salonique. On trouva dans le camp 30,000 pièces de bétail et des vivres de toute espèce : tous les villages des environs furent livrés aux flammes, et le peu de Grecs qui purent échapper à la cavalerie turque se sauva par mer à Skiothos. A la suite de cette expédition, les Turcs se portèrent au Mont Athos, (*Monte Santo*), endroit célèbre dans l'antiquité, plus célèbre encore dans les temps modernes par ses monastères, regardés comme la pépinière de l'église grecque, et qui renferment tous ses trésors littéraires. Comme la Porte attachait beaucoup de prix à sa conservation, le pacha offrit une capitulation, d'après laquelle il se contenta d'imposer aux moines une contribution de 250,000 piastres turques, et obligea les habitans à remettre leurs armes à ces religieux, comme chefs du pays, promettant de son côté que, suivant leurs anciens priviléges, aucun musulman armé ne mettrait le pied dans la péninsule ; ce qui a été fidèlement exécuté.

Dans la Livadie, Odyssée se soutenait avec quelque avantage. Omer-Brioni tenait toujours l'Acropole d'Athènes, dont il laissa, sur la fin de décembre, le commandement à son lieutenant, pour se porter lui-même dans l'Epire.

En Morée, la fédération grecque faisait à la fois le siége de Napoli de Romanie, et de Patras, d'où Jussuf-Sélim fit, le 2 dé-

cembre, une sortie qui causa aux Achaïens une perte considérable.

Au-delà du golfe de Lépante, les dernières opérations de la campagne offrent des résultats importans. Chourschid-Pacha était devant Janina avec 12 à 15,000 hommes, tandis que les Grecs, Souliotes, Etoliens et Albanais bloquaient Prévesa et Arta. Les Grecs, conservant toujours la plus grande défiance sur les desseins d'Ali, dont ils avaient tant de fois éprouvé la perfidie, ne se souciaient pas de le délivrer, de faire lever le siége de la forteresse avant d'avoir pris les places, et assuré leurs alliances et leur gouvernement. Il n'avait plus, pour garder les châteaux ou forts de Litharitza et du lac, que 12 à 1500 hommes; il venait de perdre son plus habile ingénieur, un italien nommé Caretto, éloigné par ses mauvais traitemens ou gagné par la séduction; il était sans ressource; il n'attendait plus son salut que de la part des Grecs, et il est probable qu'il les secourait de ses trésors et de ses intrigues. Enfin, le 13 novembre, Chourschid enleva d'assaut le fort de Litharitza. L'intrépide satrape fut réduit à son château du Lac. Il trouva encore moyen d'y recueillir tous les élémens d'une longue résistance, et il pressait ses nouveaux alliés de pousser leurs opérations contre Arta.

En effet, après deux combats meurtriers, livrés les 23 et 24 novembre, aux environs de cette place, par Boziaris et Hyscos, chefs des Souliotes et des Acarnaniens, contre Hassan et Ismaïl-Pacha (Pascho-Bey), ceux-ci furent forcés de s'y renfermer et bientôt de la rendre aux vainqueurs. Pascho-Bey lui-même tomba au pouvoir des Souliotes qu'il avait trompés; mais ils eurent la générosité de ne pas le livrer à l'implacable Ali, malgré les instances qu'il leur en fit. Cette victoire ranima le courage opiniâtre du vieux satrape; mais ce ne fut pas pour long-temps, il touchait à la fin de son odieuse carrière (1).

Les insurgés trouvèrent dans Arta les trésors des trois pachas,

(1) Il a été forcé de capituler, amené, par des circonstances qui n'appar-

et une partie des richesses que les troupes turques avaient pillées, cinq mois auparavant, dans la ville de Calaritès. La prise de cette place était une conquête précieuse par sa situation. Ils se proposaient d'en faire le centre de leurs opérations militaires; mais après être restés 22 jours devant la citadelle, ils ont été obligés de l'abandonner à l'approche d'Omer-Brioni-Bey.

A la suite de la reprise d'Arta, Ismaïl Pacha (Pascho-Bey) et Hassan Pacha, que les insurgés prétendaient avoir pris, ou qui avaient trouvé moyen de s'échapper, ont été décapités; leurs têtes ont été portées à Constantinople, et Omer-Brioni-Bey a été nommé pacha de Janina, en remplacement de Pascho-Bey.

En finissant l'esquisse de cette campagne, nous devons rappeler à nos lecteurs la difficulté de donner, avec certitude, les détails d'une guerre faite sur tant de points et à tant de distance, où le défaut de communications, la fausseté des rapports turcs, l'exagération des rapports grecs fabriqués pour l'étranger, n'offrent de toutes parts qu'obscurités, lacunes et contradictions, que le temps seul peut expliquer. Ici les événemens sont moins importans à considérer que les résultats.

D'abord on ne voit dans l'insurrection de la Grèce que des soulèvemens de barbares, malgré les beaux noms dont ils se décorent. Habitués à vivre de brigandages, ou courbés sous la verge du despotisme oriental, ils s'abandonnent à tous les excès où la vengeance humaine peut se porter; ils rendent fureurs pour fureurs, et crimes pour crimes. Dans la Grèce occidentale, dans les hautes vallées du Pinde où l'on croit qu'est encore la race pure des vrais Hellènes, un peuple de pasteurs, de guerriers ou même de brigands, vivait, malgré les efforts tentés pour l'asservir, dans une espèce d'indépendance et d'état républicain, pareil à celui des Kosaques. Ces fiers Armatolis et les Souliotes ont encore été dans cette campagne les plus dangereux ennemis des

---

tiennent pas à l'histoire de cette année, à se livrer lui-même à Chourschid-Pacha, et mis à mort le 5 février 1822.

Turcs. Si leurs succès n'ont pas de suite, leurs revers sont promptement réparés. Ils reparaissent en vainqueurs là où l'on croit qu'ils sont détruits, et leurs montagnes sont toujours pour eux un asile assuré.

Les peuplades de la Morée et de la Livadie n'avaient, au commencement de la campagne, ni armes, ni ordre, ni discipline; ils n'avaient point d'impôts réguliers pour soutenir la guerre; ils ne pouvaient la faire qu'en brigands; une poignée de cavalerie turque en mettait des milliers en déroute, comme on l'a vu à la reprise de Patras. Mais il leur est arrivé, des îles Ioniennes et de plusieurs ports de l'Europe, des armes, des munitions et des volontaires. Un grand nombre de ceux-ci, remplis d'entousiasme pour une cause embellie des illusions d'un grand souvenir, et souvent aussi par le désir des honneurs et de la fortune, n'y ont trouvé que des peines, des privations, des humiliations, de la misère et des dégoûts, suite naturelle des jalousies, des rivalités et des prétentions qui ne manquent jamais de s'élever en pareil cas entre les indigènes et les étrangers; et ils ont fait des récits peu flatteurs de l'état du pays et des habitans. Mais pourtant, au milieu de cette anarchie militaire, où le courage s'est fortement trempé par l'habitude du danger, le besoin de l'ordre et de la discipline s'est fait sentir. On a formé, pendant l'hiver des corps organisés à l'européenne. Il se trouvait au siége de Napoli de Romanie une compagnie entière de jeunes soldats allemands, et tout annonçait, pour le printemps prochain, la perspective d'une guerre plus régulière et par conséquent moins cruelle.

Quant à la marine grecque, elle offre, tout en élevant son pavillon sur les mers, un spectacle digne d'admiration. L'ordre, la discipline, la valeur et la science nautique brillent à bord de ces vaisseaux légers et fins voiliers, qui vont braver la foudre, l'ignorance et le féroce courage des musulmans. On y distingue l'amiral Tumbaze, le gendre de l'héroïne Boblina, Anargyritès, et plusieurs autres capitaines, auxquels il n'a manqué que les moyens de combattre, et qui, si le perfectionnement de l'art nautique moderne ne donnait une supériorité insurmontable aux vaisseaux de

haut bord sur les petits bâtimens, eussent relevé, de nos jours, les trophées de Salamine et de Mycale. D'ailleurs la flottille grecque a rempli, cette année, toutes les espérances qu'on en pouvait concevoir : elle a bloqué les ports ennemis ; elle a porté aux siens des armes et des secours de toute espèce ; elle a fait arborer l'étendard de la croix sur presque toutes les îles grecques ; elle a tenu la mer depuis les côtes de l'Asie mineure jusqu'à celles de l'Epire, en présence et sous le feu d'une flotte qui pouvait l'anéantir, et qui n'a obtenu aucun autre avantage sur elle que celui d'emmener quelques bâtimens, misérable triomphe de l'ignorance et de la barbarie. La marine grecque a plus fait que de remporter des victoires, en donnant à la fédération hellénienne un ensemble qu'elle n'aurait jamais eu sans ses efforts et ses sacrifices.

Partout, au moment de l'insurrection, il s'élevait des gouvernemens locaux, où des individus se disputaient le pouvoir. Les marins d'Hydra donnèrent les premiers l'exemple de la discipline et du sacrifice des ambitions particulières au succès da la cause générale.

Au style des premières proclamations de Démétrius, on voit que le rétablissement de l'empire grec était le but de son frère et des siens ; mais il ne trouva pas tous les chefs du pays disposés à offrir le trône de Byzance au prisonnier de Munkatsch. La plupart voulaient conserver les gouvernemens locaux, c'est-à-dire leur pouvoir. Ils s'accordèrent donc à faire une république fédérative, à laquelle on pourrait successivement agréger les états qui s'affranchiraient du joug des Turcs.

Les premiers résultats de l'accord négocié par Démétrius Ypsilanti, entre les gouvernemens provisoires de la Morée et des îles, ont été de faire déférer, à lui Démétrius, le commandement militaire de la presqu'île ; à Odyssée celui de la Thessalie ; à Mavrocordato celui des provinces albanaises ; et à Cantacuzène une mission auprès de l'empereur Alexandre, pour solliciter son appui en faveur des Hellènes, mission pour laquelle il n'a pas pu obtenir de S. M. I. les passeports nécessaires.

Pour parvenir promptement à l'organisation de la république fédérale des Hellènes, les municipalités, juntes ou sénats des divers Etats devaient nommer des députés à un congrès général, chargé de faire la constitution hellénienne. Ces nominations se firent partout avec le même zèle pour le succès de la cause commune. On trouve dans la liste des membres de ce congrès, composé de soixante-dix membres, tous les noms des prélats, négocians, guerriers, qui avaient fait la révolution, et des chefs de famille dont les racines tiennent à l'empire grec.

Ce congrès, présidé par Alexandre Mavro-Cordato, et convoqué au mois de novembre dans l'antique Argos, fut transporté ensuite à Epidaure, où il s'occupa sans relâche du premier objet de ses travaux. C'est là que, le 1er jour de l'année grecque (13 janvier 1822), il a été publié une constitution fondée sur l'égalité des droits, la liberté des cultes, la séparation des pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, sur l'amovibilité des membres du conseil exécutif, et sur la conservation des gouvernemens locaux, c'est-à-dire, sur l'Etat fédératif; constitution purement républicaine, très-éloignée des idées qu'aurait voulu faire prévaloir Démétrius Ypsilanti.

Cette publication faite, Alexandre Mavro-Cordato, homme de talent et d'énergie, a passé de la présidence du congrès à celle du conseil exécutif, où sont entrés le prince Mavro-Michale, l'archevêque Germanos et d'autres chefs de la révolution, et le siége du gouvernement général a été établi à Corinthe, comme le point le plus sûr et le plus central de la fédération.

Malgré tant d'efforts, de sacrifices et d'exploits pour le succès d'une lutte inégale, ce n'était ni sur les monts, ni dans les champs, ni sur les mers de la Grèce que devait être résolu le problème de son indépendance. Elle avait perdu, si l'on en croit des calculs sans doute exagérés, au-delà de deux cent mille chrétiens, la plupart massacrés; elle avait vu périr misérablement son patriarche et un grand nombre de ses prélats, démolir ses églises, piller ses monastères, dévaster ses provinces : mais tant de sang et de désastres étaient en pure perte, s'il ne se faisait une diver-

sion puissante en sa faveur, ou du moins s'il ne s'élevait un grand médiateur pour elle. Aussi tous les yeux tournés vers Constantinople et Pétersbourg attendaient des efforts de la diplomatie une décision plus importante aux destinées de la Grèce que le gain ou la perte d'une bataille.

Depuis plus d'un mois que la dernière note russe avait été remise au Reiss-Effendi, le Divan ne se mettait pas en peine d'y répondre. A toutes les instances des ministres médiateurs (lord Strangford et M. de Lutzow), il ne donnait que des réponses vagues, évasives, et cependant tout autour d'eux grondaient les passions d'une soldatesque féroce, ignorante et fanatique, impatiente des combats dont elle ne prévoyait pas le danger pour l'empire du Croissant. Constantinople et ses faubourgs présentaient l'aspect d'un camp de barbares, retentissant de cris de guerre, d'imprécations contre tous les chrétiens et du bruit des armes à feu. Des têtes exposées chaque jour aux portes du sérail, des exécutions fréquentes occupaient la fureur du peuple. Cependant les incendies, signal du mécontement des janissaires, se multipliaient; le grand-seigneur ne sortait plus du sérail que pour se rendre le vendredi à la grande Mosquée; il était de nouveau question de demander la tête du favori Halet-Effendi et de ses créatures, de s'emparer de la personne du jeune Abdul-Ahmed, fils du sultan et unique héritier de l'empire.... Dans cet état de crise, où les ministres médiateurs montrèrent une patience, un calme et une fermeté sans exemple, où les Francs se tenaient renfermés dans leurs maisons, un Tartare porta à Belgrade un bruit, qui se répandit de là dans toute l'Europe à défaut de nouvelles officielles, que Constantinople avait été pendant plusieurs jours le théâtre des plus affreux désordres, que tous les Grecs et tous les Francs avaient été massacrés, les ambassadeurs insultés, le grand-seigneur, son fils et tous les favoris égorgés.... Au fait, ce bruit n'était qu'une manœuvre d'agiotage, ou que l'effet naturel des craintes qu'inspirait l'aspect de Constantinople: enfin, après bien des représentations et des instances pour obtenir une réponse à l'*ultimatum* russe, que le divan avait décidé de rejeter catégoriquement, et qu'il

a ensuite renvoyé à la décision particulière du grand-seigneur, le Reiss-Effendi remit le 10 décembre à lord Strangford une note (datée du 2 décembre) où, après avoir exposé ce que la Porte avait fait pour l'exécution des traités ce qu'elle devait faire contre les rebelles pour le maintien de son autorité et de ses droits, elle consentait cependant à ajourner sa juste prétention sur les transfuges; mais elle refusait d'évacuer les deux principautés tant que la rébellion n'y serait pas apaisée, se réservant seulement d'y maintenir le nombre de troupes suffisant pour protéger le pays contre les brigands; de consentir, aussitôt que la révolte serait apaisée, autant que la loi le permet, à la réparation ou reconstruction des églises qui existaient autrefois, de faire alors cesser les punitions, et de continuer à protéger ceux qui n'auraient pas levé l'étendard de la révolte. (*Voy.* l'Appendice.)

Quoique cette note ne répondît d'une manière positive, péremptoire et satisfaisante à aucune des demandes de la Russie, les ministres médiateurs ne perdirent pas toute espérance. En transmettant cette réponse au cabinet de Pétersbourg, on lui fit entendre que les Turcs ne montraient aucune disposition à faire la guerre, qu'un délai n'avait rien de préjudiciable pour la Russie; en sorte que la fin de l'année arriva sans qu'il y eût rien de décidé sur la question de la paix ou de la guerre.

On était dans cette incertitude lorsque M. de La Tour Maubourg, nommé depuis un an ambassadeur de S. M. T. C. à Constantinople, y arriva, le 26 décembre, avec une légation et une suite nombreuse. Il y fut reçu avec les égards dus à l'ambassadeur d'un ancien allié de la Porte. Il est difficile de dire quelle part il prit aux négociations, mais on sait que sa mission était toute pacifique, dans l'intérêt du repos de l'Europe.

Jamais querelle diplomatique n'avait excité tant d'attention : tous les cabinets, tous les peuples, tous les individus en étaient occupés, non pas seulement comme d'une question de politique étrangère ou d'intérêt général, mais de politique nationale et d'intérêt de parti. Toutes les passions qui peuvent émouvoir les hommes en étaient soulevées. Jadis on n'aurait vu dans cette sollicitude des

cabinets médiateurs que le désir d'empêcher l'agrandissement de la Russie, de maintenir l'intégralité de la puissance ottomane, c'est-à-dire un restant d'équilibre. A ce titre, l'intérêt de l'Autriche et de l'Angleterre était déjà de toute évidence ; car aucune cession de territoire ne pouvait compenser pour l'une ou pour l'autre le danger du contact continental ou maritime dont elles étaient menacées ; et pour ceux mêmes dont l'émancipation de la Grèce flatte les idées généreuses, le dérangement politique qu'elle pouvait occasionner avait de quoi les arrêter.

Mais ici la question territoriale n'était pour personne la plus importante et la plus délicate ; on ne pouvait raisonner de la guerre qui s'annonçait d'après les lois, les maximes, les dogmes et les documens de l'ancienne politique. Les idées de Pierre-le-Grand et de Catherine II ne pouvaient plus être celles du chef de la Sainte Alliance. Dans le cours des idées du siècle, l'ambition des cabinets de premier rang n'est plus de gagner quelques provinces, d'augmenter leur puissance territoriale, quand leur puissance politique leur paraît sérieusement menacée. On se flattait d'avoir établi pour long-temps l'ordre et le repos de l'Europe par la Sainte Alliance et par les engagemens d'Aix-la-Chapelle ; mais quels que fussent les arrangemens préliminaires des cabinets, il ne leur était pas donné de prévoir et d'empêcher les chances qu'une guerre entre la Russie et la Porte portait dans son sein.... C'est dans cette idée qu'il faut chercher le motif d'une si opiniâtre résistance à repousser une guerre, désirée d'autre part comme une voie large ouverte aux révolutions.